

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

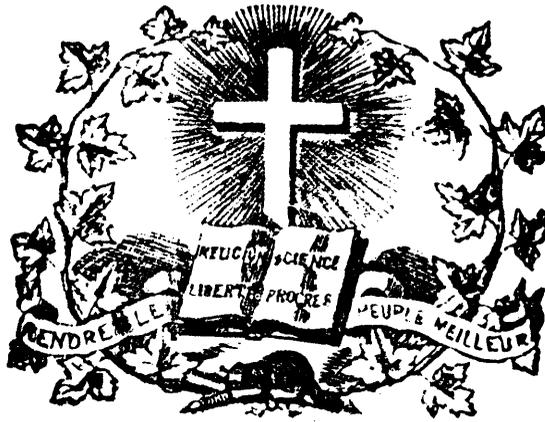
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XV.

Québec, Province de Québec, Octobre 1871.

No. 10.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE: Poésie: France, par Victor Hugo.—Du Travail. Vie Honnête et Inconduite.—PÉDAGOGIE: Conseils sur l'Art d'Improviser.—L'Enseignement par les yeux.—Pensées et Maximes.—Exercices pour les Elèves des Ecoles.—Vers à apprendre par cœur: L'Abeille et la Fourmi, par De Jussieu.—AVIS OFFICIELS: Ministère de l'Instruction Publique.—Nominations: Nominations de Membres pour le Bureau Catholique d'Examinateurs de Waterloo et Sweetsburg.—Diplômes Octroyés par les Bureaux d'Examinateurs.—Révocation de Diplôme.—Errata.—PARTIE ÉDITORIALE: Conseils sur l'Art d'Improviser.—Rapport du Ministre de l'Instruction Publique de la Province de Québec pour l'Année 1869. (suite et fin).—Bulletin Bibliographique.—Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Sciences.—Bulletin du Commerce.—Faits Divers.—ANNONCES: Etablissement d'Education de Madame Thivierge.—Dictionnaire Généalogique.—Nouveau Cours de Langue Anglaise.—Nouvel Abrégé de Géographie Moderne.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRANCE!

O Dieu ! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luites éternelles,
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant ;
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend ;
Ce noir torrent de lois, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées ;
Ces tribuns opposant, lors qu'on les réunit,
Une charte de plâtre aux abus de granit ;
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde,
Cette guerre toujours plus sombre et plus profonde,
Des partis au pouvoir, du pouvoir aux partis ;
L'aveugement des grands qui ronge les petits ;
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit
Emplissent les discours, et qu'on entend la nuit,
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Les lourds canons rouler sur le pavé des villes.

VICTOR HUGO.

Du Travail.

Qu'est-ce que le travail ? et pourquoi le travail ?

Les uns disent que le travail est un plaisir. Il est vrai que le travail est une grande source de joie et de paix ; mais les joies qu'il cause ne sauraient être comparées avec ce que l'on est convenu d'appeler plaisir en ce monde. Le travail est sérieux comme la vie. Et qu'on y songe, comment appeler plaisir le travail sans trêve et sans repos du prolétaire qui gagne à peine au bout de sa longue journée de quoi ne pas mourir de faim ?

D'autres disent: Le travail est une malédiction.—Non. Il entraîne à sa suite trop de calme, trop de sérénité pour qu'on puisse voir en lui une expiation.

D'ailleurs, on ne doit pas, on ne peut pas dire le travail est ceci ou le travail est cela.—Cette façon de parler ne saurait être juste.—Le travail est une partie de l'homme, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il commence avec son premier souffle et ne finit qu'avec lui.

Le travail ! mais c'est la vie. La vie n'est en réalité que le travail constant de la chose existante. Partout où il y a vie, il y a travail ; et quand le travail cesse, la vie s'arrête.

La terre elle-même travaille et c'est sa vie. Les rochers les plus durs s'usent, se pulvérisent, se transforment en terre féconde. L'eau que le soleil évapore, que les vents roulent et promènent en nuées sombres, tombe en pluie sur la nature qu'elle fertilise. La graine, enfouie sous le sol, se pourrit et donne son germe. Et l'herbe du printemps, si menue qu'elle semble un duvet d'oiseau, quand elle aura assez savouré de gouttes de rosée, assez bu de rayons de soleil, deviendra la moisson dorée que le père de famille, en un jour d'abondance et de bénédiction, viendra couper pour la rentrer dans ses greniers.

L'univers tout entier n'est que travail et que vie. Depuis le monde qui se forme dans les régions étoilées, jusqu'à la pâquerette qui s'épanouit sous les herbes ; depuis les forêts qui, par leur respiration feuillue purifient l'air, jusqu'à la goutte d'eau qui, sans se perdre, s'achemine à travers les racines et les cailloux vers la source qui doit l'entraîner avec elle aux grands fleuves et à la mer : tout travaille, car tout vit.

Sans le travail, rien de ce qui est ne serait.—C'est par un labeur incessant, éternel, que le Créateur maintient, conserve son œuvre.—Le travail ! ce n'est pas seulement une chose humaine, c'est la chose universelle, c'est la chose divine.—Et l'homme se révolte ! et l'homme croit échapper à cette loi qui régit tout, à cette loi que Dieu s'impose à lui-même et qui fait de lui, de l'Eternel, du Tout-Puissant, le premier des travailleurs !

Non, c'est en vain que nous chercherions à nous y soustraire ; notre cœur bat, nous aspirons l'air qui nous environne, nous pensons, nous travaillons.

Le travail est la vocation irrésistible et involontaire de l'homme ; il ne lui est pas possible de ne rien faire. Son corps, comme tout organisme, fonctionne et vit sans qu'il le sente, et son esprit, essence de vie, pense et s'égare à travers le champ des idées, sans qu'il lui soit possible de l'arrêter, de le dompter.

L'homme a deux vies en lui : la première est la vie inconsciente, la vie animale, en un mot, *la vie qui le fait vivre* ; l'autre, conséquence de celle-ci, est la vie volontaire, la vie active, *la vie qu'il vit*. Pour qu'il puisse être heureux, il faut qu'une parfaite harmonie existe entre ces deux vies ; il faut, pour ainsi dire, que l'une soit le contre-poids de l'autre ; il faut que l'instinct, représenté par la première, soit satisfait dans la seconde ; il faut que celle-ci réponde toujours à l'appel de celle-là, comme l'écho répond à la voix, comme l'accord

répond à l'accord, selon les règles immuables de la musique. — S'il en est ainsi, l'homme vit de sa vie normale, c'est-à-dire de la vie dans laquelle il doit trouver le plus de sérénité, le plus d'intérêt, le plus de joies en ce monde.

Donc, le travail étant la partie essentielle de notre vie inconsciente et animale, le travail doit être aussi l'objet principal de notre vie active et volontaire. Sans cela, pas de paix, pas de bonheur possible.

Le travail est l'une des seules choses dont on ne se lasse pas, au milieu des instabilités et des dégoûts de cette vie, parce qu'il est l'accomplissement d'un devoir.

Source de vie, de fortune, de progrès, de lumière, de gloire, il est le grand moyen donné à l'homme par son Créateur pour lutter contre toutes les difficultés et les infirmités de ce monde et pour en triompher. — Entre l'homme primitif, isolé, dénué, ignorant, et les puissances de la civilisation moderne, qu'y a-t-il ? Le travail de vingt mille générations.

Mais le travail est plus encore que la vie matérielle, c'est la vie de l'âme : ce n'est que par un travail constant de transformation et de progrès, par une lutte laborieuse et sans trêve contre nous-mêmes, que nous pouvons dépouiller peu à peu notre nature sensuelle, indolente, égoïste, et nous rapprocher des grands types que Dieu a placés entre nous et lui, comme l'idéal auquel nous devons aspirer. Quels travailleurs, en effet, que Moïse, que les prophètes et les apôtres ! Quel travailleur qu'un saint Paul !

Comment après cela s'étonner qu'un état de prostration morale, de découragement sans bornes et d'écrasant ennui s'empare de ceux qui ne veulent pas travailler ou qui cessent de le faire ! Alors l'esprit, que l'on ne peut rendre oisif, laissé sans aliment, sans intérêt et sans mobile pour l'occuper et le maintenir à un certain niveau de courage et d'espoir, se creuse et se tourmente lui-même, et ses ailes si puissantes, si nerveuses, qui lui furent données pour l'élever et le soutenir dans les grands combats de la vie et de la pensée, il les meurtrit, il les déchire et les souille parmi les ronces, les cailloux et la boue de la terre, dont il n'a ni la volonté, ni l'énergie de s'élever.

Et maintenant, pour répondre à la question posée en commençant, que dirons-nous ? Une seule chose : c'est que, selon nous, le travail est un de ces mystères de vie et de bénédictions qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir complètement. En face du splendide réseau des lois par lesquelles Dieu régit l'univers pour le grand bonheur de sa créature, nous ne pouvons que nous recueillir et adorer.

Magasin Pittoresque.

Vie Honnête et Inconduite.

C'est le soir. Le soleil descend lentement vers l'horizon, et inonde de ses derniers rayons les blés mûrs et les bruyères roses. Le voilà qui brille derrière les grands chênes ; les oiseaux chantent pour lui dire adieu. Il s'abaisse encore... il a disparu ; la terre s'assombrit, et le ciel se teint de pourpre et d'or. Une cloche tinte dans l'église du village : c'est l'Angelus, et les travailleurs épars dans les champs se découvrent pieusement à ce signal de la prière et du repos. La journée est finie ; que Dieu bénisse leur ouvrage et leur donne la nourriture et le sommeil qui répareront leurs forces pour le travail de demain !

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille là-bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne ; lui aussi, il a travaillé comme un homme, et à présent, il se réjouit à l'idée de rejoindre ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins ; un heuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrêtant :

— C'est Roussette, père, je reconnais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussette au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi lui caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la journée, du temps qu'il a fait, et de la moisson qui se prépare. La mère, tout en l'écoutant, est très-occupée de maintenir en équilibre sur le dos de Roussette le dernier bambin de la famille, qui s'y est fait percher, le petit tyran, et qui braudit d'un air de triomphe une branche de genêt aux fleurs d'or. Quant au nouveau gardien de Roussette, il reste un peu en arrière, car il n'a pas trop de ses forces pour traîner dans sa charrette la petite sœur qui le fouette en criant : Hue donc ! mais qui a bien soin de ne pas lui faire de mal. Et quand même elle lui ferait du mal, le bon garçon ne se plaindrait pas : il aime tant sa petite sœur ! Entre

frères, ou se bat quelquefois ; mais la petite Lisette est choyée par toute la famille, et dimanche dernier, au lieu d'aller jouer aux boules avec ses camarades, Jean, l'aîné, a passé toute sa journée à métamorphoser pour elle une vieille boîte en cette belle charrette neuve.

Les voilà tous bien joyeux ; mais qu'est-ce donc ? le chien bondit et aboie. On s'arrête, on écoute ; des chants rieurs, des voix vivantes se font entendre ; puis une femme traverse le chemin, entraînant un homme qui ne la suit qu'à regret et qui adresse de la voix et du geste des adieux à quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

La mère de famille baisse tristement la tête.

— C'est cet ivrogne d'Antoine, dit son mari. A qui donc en a-t-il ce soir ?

— Il dit adieu, je crois, aux pauvres Rousteau qui s'en vont. Je n'ai pas encore eu le temps de te parler de cela. Le maître les a chassés de la métairie parce qu'ils devaient deux ans et qu'ils n'avaient pas de quoi payer : Rousteau n'a tout bu. Je croyais qu'ils ne partiraient que demain, et j'avais mis dans ma poche un peu d'argent que je comptais porter tout à l'heure à la pauvre femme, si tu le veux bien.

— Oui, mais que son mari ne te voie pas ; car, s'il est ivre, il la battra pour le lui prendre, et il ira encore le boire. Il sera retourné au cabaret, il aura eu une querelle avec d'autres mauvais sujets, et elle l'emmène, dès ce soir, pour qu'il ne boive pas davantage. C'est bien triste qu'il y ait un monde des gueux comme cela, et qu'ils aient femme et enfants, encore !

— Pauvre femme, pauvres enfants ! murmura la mère en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Et elle leva vers l'homme un regard qui voulait dire : Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné un mari comme toi.

A ce moment ils arrivaient à la grande route et se croisaient avec la triste famille qui s'en allait. L'ivrogne, morne, bété, se traînait appuyé sur son fils aîné. Celui-ci le soutenait, parce qu'il fallait bien l'emmener ; mais on ne sentait dans son attitude ni affection ni respect, et une sourde colère se lisait sur ses traits. Son regard reprenait pourtant quelque douceur quand il s'arrêtait sur la pauvre femme qui les suivait ; il semblait lui dire : Va, je serai ton protecteur, et je te dédommagerai. L'infortunée, pâle, abattue, les yeux sans larmes pour en avoir trop versés, portait sur un de ses bras son dernier enfant, et tenait par la main sa petite fille, pendant que le second de ses fils marchait près d'elle en pleurant.

Les deux familles se rencontrèrent. Le fils de Rousteau, humilié, baissa la tête.

— Tu ne veux donc pas me dire adieu ? lui dit Jean en lui tendant la main.

Le pauvre garçon la prit sans rien dire, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Où allez-vous à présent ? lui demanda le laboureur.

— A la Châtaignerie, où la mère connaît quelqu'un qui lui donnera de l'ouvrage, et qui placera les petits pour garder les moutons. Moi, je suis fort, je trouverai bien à gagner quelque chose.

— Je vais demain de ce côté-là : le meunier de la Taudière a besoin d'un garçon courageux ; veux-tu entrer chez lui ? Tu auras de bons gages et tu pourras aider ta mère.

— Que Dieu vous récompense ! répondit le jeune gars consolé par cette espérance. Il y a encore de bons cœurs en ce monde pour encourager les malheureux. Je vous promets qu'on sera content de moi.

— Tu es un brave garçon ; c'est à toi d'être le chef de la famille et de donner le bon exemple à ton père. Je suis bien sûr qu'il aura honte de se montrer moins courageux que toi. Il n'est pas méchant au fond, et quand il sera loin de ses mauvaises connaissances qui l'entraînaient au cabaret, il redeviendra bon travailleur et ne boira plus.

— Dieu vous entende ! répondit l'enfant.

Et, saluant l'heureuse famille qui retournait au logis, les pauvres exilés s'éloignèrent, et disparurent bientôt dans un repli de la route blanche et poussiéreuse. — (*Magasin Pittoresque.*)

PÉDAGOGIE.

Conseils sur l'Art d'Improviser.

L'usage de la parole donne l'amour de la lecture et le goût des bonnes manières ; c'est un puissant moyen de civilisation.

EDOUARD LABOULAYE.

On n'enseigne pas et on n'apprend pas à être éloquent. Il en est de la rhétorique comme de la grammaire. Toutes deux nous

montrent à parler correctement : elles ne font ni les orateurs, ni les écrivains.

" Tout le secret de l'art, disait Roscius, est de plaire ; c'est la seule chose que l'on n'enseigne pas."

Soyez vous-même, n'imitiez personne, restez original. L'imitation est le fléau de l'éloquence non moins que de la littérature... Soyez ce que la nature et l'éducation vous ont fait ; parlez ainsi que vous sentez.

Pour un orateur, le premier soin doit être de savoir ce que sera son auditoire. " La parole, a dit Montaigne, est pour moitié à celui qui l'écoute. " Si vous devez réunir cinquante personnes dans une salle à moitié vide, ne songez pas à être éloquent, vous seriez ridicule. Asseyez-vous, causez, et ne craignez pas d'être familier. Il faut la foule, il faut la contagion du nombre, pour que l'orateur excité et soutenu donne pleine carrière à son talent. Il faut aussi savoir de quels éléments la réunion est composée. Vous ne pouvez parler à vos auditeurs que le langage qu'ils entendent, autrement ils ne vous suivront pas.

Le public une fois connu, il faut choisir un sujet qui lui convienne.

Faut-il écrire son discours et le lire en public ? Vaut-il mieux le réciter de mémoire ? Faut-il improviser ? En ce point je n'ai aucun doute. Il faut improviser.

Est-il possible qu'un discours préparé dans la solitude d'un cabinet, et qui ne répond qu'à la pensée de l'auteur, se prête et se plie à l'incessante mobilité d'une assemblée ? Non, il n'y a que l'improvisation qui ait cette élasticité. C'est ce qui donne je ne sais quel charme aux hésitations, au laisser aller, aux incorrections mêmes de la parole. Le public s'intéresse à cet enfantement de la pensée commune ; il est de moitié avec l'orateur.

Si vous voulez qu'on vous lise, écrivez ; si vous voulez qu'on vous écoute, parlez.

Les discours appris par cœur n'ont pas la froideur des lectures ; quelquefois même ils font illusion. Mais avec eux on n'est jamais sûr d'arriver à propos. Froids ou passionnés à contre-temps, ils déroutent le public, et par là même, ils embarrassent singulièrement l'orateur. Je ne dis rien des défaillances de mémoire qui, au plus beau moment, laissent le harangueur muet, interdit, sans autre ressource que de tirer piteusement de sa poche et de dérouler un manuscrit.

L'improvisation que je recommande, loin de dispenser de tout travail, exige pour chaque sujet une préparation longue et sérieuse. La recherche de la vérité, la réflexion, la lecture, en sont les conditions essentielles ; elle n'est, en d'autres termes, que l'art d'exposer verbalement ce que l'étude et la méditation nous ont appris.

Il faut étudier le sujet qu'on a choisi en lui-même et dans tout ce qui l'entoure. Commencez par lire tout ce qui s'y rapporte, mais lisez sans parti pris, sans songer à votre conférence. Laissez les choses et les idées s'arranger d'elles-mêmes dans votre tête. Après avoir lu beaucoup, reposez-vous deux ou trois jours. Quand vous reprendrez vos études, vous verrez que la clarté s'est faite dans votre esprit. Les impressions superficielles se sont évanouies, votre mémoire n'aura gardé que les idées et les faits qui avaient frappé vivement votre attention. Les détails ont disparu, les grands traits sont restés ; ce sont eux qui nous fournissent naturellement la trame de notre discours.

Quand vous avez conçu fortement votre sujet, il est bon de le partager en un certain nombre de sections, afin d'y répandre l'ordre et la clarté. Il n'y a pas besoin de rhétorique pour voir que tout discours a un commencement, un milieu et une fin. L'instinct nous dit que l'orateur ne peut trop tôt éveiller l'attention bienveillante de son auditoire ; qu'il lui faut ensuite exposer avec soin son sujet, et qu'il doit terminer par un résumé ou un appel chaleureux, de façon à faire entrer sa pensée, comme un trait, dans l'âme du public. Exorde,

exposition, péroraison, voilà les éléments naturels de tout discours.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

(BOILEAU.)

Quant à l'exposition, ou au corps du discours, il n'y a, selon moi, d'autre règle à suivre que de laisser les choses et les idées dans l'ordre où on les a conçues. C'est la disposition la plus simple et la plus claire ; en outre, elle a deux avantages considérables : le premier, c'est de ne pas troubler la mémoire ; le second, c'est de mener le public pas à pas et par le chemin même qu'on a parcouru. Bon moyen d'arriver ensemble au même but.

La péroraison est la morale du discours ; c'est là que l'orateur doit résumer ses idées, afin d'exprimer de façon concise, sous forme saisissante, la vérité qu'il a défendue. Si donc, en composant, on trouve une phrase qui rende vivement la maîtresse pensée du discours, on fera bien de la garder pour la fin.

Il ne suffit pas de disposer son sujet, il faut encore que la mémoire garde cette ordonnance. Pour beaucoup de gens, c'est là une des grandes difficultés de l'improvisation. Il faut, en général, des efforts répétés pour retenir l'ordre et le plan d'un discours. Il y a divers moyens d'aider une mémoire paresseuse.

Beaucoup d'avocats divisent leur plaidoirie en tableaux. Des chiffres, des barres, des caractères plus ou moins gros, quelquefois même des encre de diverses couleurs, distinguent les divisions principales et secondaires du discours.

Certains orateurs écrivent leur discours tout entier, sans avoir l'intention de le réciter. Je ne recommande ce procédé qu'à ceux qui, une fois leur discours écrit, le laissent de côté, oublient les mots et ne se souviennent que des choses. J'accepterais tout au plus qu'on apprit par cœur les trois ou quatre phrases de la péroraison, parce que c'est un moyen d'aider et de rassurer les débutants, qui ne savent jamais comment finir.

Si l'on a une mémoire tellement ingrate que l'on n'ose s'y fier, le plus sage est de prendre bravement son parti et d'emporter quelques notes avec soi. En laissant le papier sur la table, ceux qui ont de bons yeux le consulteront sans que le gros du public s'en aperçoive ; quant aux myopes, un orateur qui tient un cahier à la main est moins étrange qu'un orateur en lunettes. Qu'il parle avec toute son âme, les auditeurs ne verront plus ses défauts.

Comment peut-on faire des progrès dans cet art difficile ? L'exercice est le grand moyen. On devient orateur à force de travail et d'étude. La pratique nous donne de l'assurance et de la facilité, quelquefois même trop d'assurance et de facilité. Saisissez donc toutes les occasions de parler. Mais, chaque fois, préparez-vous avec le plus grand soin, oubliez tout pour ne songer qu'à votre discours.

Il y a toujours une certaine prétention à se présenter devant le public, à parler seul au milieu du silence universel ; notre excuse est que nous sommes venus là pour instruire ceux qui nous écoutent ; nous n'avons aucun droit de les assommer de notre bavardage et de notre vanité.

L'Enseignement par les Yeux.

Des cinq sens par lesquels notre intelligence perçoit les choses extérieures, le sens de la vue est sans contredit celui qui grave le plus facilement et le plus durablement les objets dans la mémoire. Il a en outre le mérite de faire saisir une chose multiple, du premier coup, pour ainsi dire, et dans tout son ensemble, sans que la partie déjà décrite et comprise ait besoin de s'effacer du champ de l'esprit pour faire place successivement aux autres parties. C'est, de plus, celui des sens qui, pour ouvrir l'esprit à la compréhension, exige le moins de raisonnement. D'où il suit

que la vue, surtout lorsqu'il s'agit de l'enfance, doit jouer un rôle considérable dans l'enseignement.

Il est incontestable qu'il faut habituer l'enfant à raisonner, mais il faut se garder, d'autre part, d'abuser de cette méthode et de fatiguer l'esprit par une tension trop prolongée. Le raisonnement, d'ailleurs, doit toujours avoir pour base des faits. Or la meilleure manière de faire parvenir l'enfant à la connaissance des faits est de lui en faire une représentation à l'œil, de les fixer dans son esprit par des images, chaque fois que le sujet le comporte. Il y aura toujours bien assez de choses abstraites auxquelles il lui faudra appliquer son esprit sans le secours des yeux. De cette manière, on exercera suffisamment, sans les forcer trop, le raisonnement et la mémoire.

Pour nous faire comprendre plus clairement, ou plutôt pour donner plus de force à ces assertions, citons des faits. Supposons qu'il s'agisse de donner une idée des dimensions du soleil relativement à la terre. Vous dites à l'enfant que cet astre est 1,400,000 fois plus gros que notre planète; il n'y verra que des mots, et ce chiffre 1,400,000 sera pour lui une quantité tout à fait inappréciable. Prenez au contraire un pois qui sera censé représenter la terre et mettez, à côté, un tas composé de 1,400,000 pois; l'enfant saisira de suite la différence des volumes et cette différence se fixera dans son esprit d'une manière permanente. Il en sera de même pour une leçon de géographie ou d'histoire.

Faites-lui remarquer que l'Italie a la forme d'une botte, l'Afrique, d'une tête de cheval. Si vous voulez lui faire retenir le nom des villes, des animaux ou des oiseaux d'un pays, montrez-lui des gravures représentant ces objets. S'agit-il d'un épisode d'histoire? tachez encore de trouver une gravure qui s'y rapporte.

Et c'est ici le lieu d'insister sur l'excellence des gravures de toutes sortes dans les livres d'écoles. L'enfant est incapable de donner pendant longtemps à un même sujet une attention soutenue sans que ses yeux soient en même temps fixés, intéressés. Il a besoin de ce secours pour écouter, pour comprendre et pour retenir. Autrement, il apprendra jusqu'à un certain point, il retiendra même, mais il comprendra rarement; il saura avec la même intelligence qu'un perroquet.

Il est inutile, de développer au long tout ce que cette méthode a de véritablement avantageux. Ce qui précède suffit pour faire comprendre le parti qu'un professeur intelligent peut tirer de l'enseignement par les yeux. Il diminuera son travail et celui de ses élèves; il rendra en outre pour les deux la tâche beaucoup plus agréable sans pour cela gêner ou entraver les progrès qui, bien au contraire, augmenteront d'une manière très appréciable. — [Rédaction du *Journal de l'Instruction Publique.*]

Pensées et Maximes.

- L'admiration est plus sage que la haine.
- On juge mieux un homme par ses admirations que par ses antipathies.
- L'homme supérieur sait les discours de ses adversaires, et ses adversaires ne savent pas les siens.
- Ceux qui connaissent le moins un grand homme sont ses connaissances.

HENRI BOUCHER.

— Pendant l'étude, pensez sérieusement à ce que vous faites; pendant la récréation, divertissez vous avec vivacité.

CHESTERFIELD.

— Règle générale: comprenez votre adversaire avant de le réfuter, et ne prenez pas de grands airs avec aucune science, si vous voulez faire respecter la vôtre. Avant de frapper, assurez-vous de vos armes.

DE RÉMUSAT.

— Celui qui veut prospérer doit se lever à cinq heures. Celui qui est déjà dans la prospérité peut ne se lever qu'à sept.

PROVERBE ANGLAIS.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

(Vers à apprendre par cœur.)

L'ABEILLE ET LA FOURMI

A jeun, le corps tout transi,
Et pour cause,
Un jour d'hiver, la fourmi,
Près d'une ruche bien close,
Rôdait, pleine de souci.
Une abeille vigilante
L'aperçoit et se présente;
— Que viens-tu chercher ici ?
Lui dit-elle. — Hélas ! ma chère,
Répond la pauvre fourmi,
Ne soyez point en colère.
Le faisant, mon ennemi,
A détruit ma fourmière,
Mon magasin est tari:
Tous mes parents ont péri;
De faim, de froid, de misère,
J'allais succomber aussi,
Quand du palais que voici
L'aspect m'a donné courage.
Je le savais bien garni
De ce bon miel, votre ouvrage;
J'ai fait effort, j'ai fini
Par arriver sans dommage.
Ah ! me suis-je dit, ma sœur
Est fille laborieuse:
Elle est riche et généreuse,
Elle plaindra mon malheur;
Oui, tout mon espoir repose
Dans la bonté de son cœur.
Je demande peu de chose;
Mais j'ai faim, j'ai froid, ma sœur.
— Oh ! oh ! répondit l'abeille,
Vous discourez à merveille;
Mais, vers la fin de l'été,
La cigale m'a conté
Que vous aviez rejeté
Une demande pareille.
— Quoi ! vous savez ! — Mou Dieu, oui;
La cigale est mon amie,
Que feriez-vous, je vous prie.
Si, comme vous, aujourd'hui,
J'étais insensible et fière;
Si j'allais vous inviter
A promener ou chanter ?
Mais rassurez-vous, ma chère;
Entrez, mangez à loisir;
Usez-en comme du vôtre;
Et surtout pour l'avenir,
Apprenez à compatir
A la misère d'un autre.

DE JUSSIEU.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique.

NOMINATIONS.

BUREAU CATHOLIQUE D'EXAMINATEURS SIÉGEANT A BEDFORD.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 12 du courant, faire la nomination suivante de membres du Bureau Catholique d'Examineurs de Waterloo et Sweetsburg.

- 1o Les Révds MM. Zéphirin Mondor et Joseph Jodoin, en remplacement des Révds Henri Millette et Jean Marie Balthazar;
- 2o M. Moïse Lefebvre, en remplacement de M. Joseph Lefebvre;
- 3o M. Raphaël Tartre, en remplacement de M. Patrick Hackett.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (F) :—Mlles Anna Beaudry, M. Sophie Céline Bélanger, Denise Ludvine Benoit dite Abel, M. Julie Couture, M. Joséphine Demers, Adéline Hamel, M. Clara Avelina Lemay et Maria Victoria Thivierge.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (A) :—Mlles Margaret Bulger et Sarah Hogan.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe, (F) :—Mlles M. Philomène Bélanger, Marie Joséphine Bélanger, M. Emma Bernier, M. Camille Bertrand, Rose de Lima Bissonnet, M. Philomène Blais, M. Lésanie Brochu, M. Eulalie Caron, Odile Côté, Elmina Croteau, M. Louise Alvina Gauron, M. Sophie Frenette, M. Anne Germain, M. Vitaline Gosselin, M. Domitilde Langlois, veuve Ls. Lavoie (alias M. Alvina Joséphine Hamel,) M. Emma Leclerc, M. Adéline Lemieux, M. Joséphine McKinnon, M. Anne Mercier, M. Vitaline Archange Paradis, Perpétue Roy et Léa Vézina.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe, (F. et A.) :—Mlle M. Zénaïde Bernier.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (F) et 2^{de} Classe (A) :—Mlle M. Anaïs Collin.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe, (A) :—Mlle Catherine Murphy.
2 Mai 1871.

N. LACASSE, Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (F) :—Mlles Marie Lucie Virginie Blais, M. Elmire Bernier, M. Anne Marcelline Groleau, Marie Roy, M. Eloïse Exilda Vidal et Marie Odile Watters.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (F) et 2^{de} Classe (A) :—Mlle M. Louise Geneviève Verrault.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1^{ère} Classe, (A) :—Mlles Mary Ann Fackney, Marguerite Elizabeth Trumble et Emma Ann Trumble.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe, (F) :—Mlles Marie Baillargeon, M. Lumina Beaudet, Philomène Berthiaume, Flavie Adéline Bilodeau, M. Anne Blais, M. Caroline Bonneau, Rosalie Corriveau, Zoé Couture, M. Virginie Déry, M. Azélie Deseint dit St Pierre, M. Emélie Cléopée Dugal, Virginie Thersile Duperré, Joséphine Jobin, M. Lazarine Lamontagne, M. Emélie Longchamp, M. Edia Pelletier, Joséphine Richard, M. Mélanie Vermette et M. Philomène Vézina.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2^{de} Classe, (F. et A.) :—Mlle Joséphine Honorine Grenier.
1^{er} août 1871.

N. LACASSE, Secrétaire.

RÉVOCATION DE DIPLOME.

Le Conseil de l'Instruction Publique, à sa séance du 14 juin dernier, a révoqué le diplôme de Melle. Emilie Roy dite Desjardins, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la 22^{ème} Clause du Chapitre 15 des Statuts Refondus du Bas-Canada.

ERRATA DANS LE DERNIER NUMÉRO DU JOURNAL.

Ordre en Conseil, 8 septembre '871 : Au lieu de François Deschênes, lisez François Desbiens.

Ordre en Conseil, 18 septembre 1871 : Au lieu de James Leslie, lisez James Lillie.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, OCTOBRE, 1871.

Conseils sur l'Art d'Improviser.

Sous ce titre, nous publions, sur une autre page, un extrait du traité remarquable de M. Edouard Laboulaye, intitulé : *Rhétorique populaire ou l'Art de parler dans les réunions publiques.*

De prime abord, le lecteur serait peut-être tenté de croire que ces conseils ne peuvent s'adresser qu'aux maisons d'éducation supérieure, aux élèves très avancés, ou même seulement aux hommes de profession exposés à parler en public.

Ce serait une grave erreur. Pour le commun des hommes—abstraction faite des talents spéciaux—il n'est plus temps, à un certain âge, d'apprendre à parler en public.

L'art oratoire, comme d'ailleurs tous les autres exercices du corps ou de l'intelligence, a besoin, pour s'établir facilement et effectivement chez un sujet, d'y rencontrer toute l'élasticité de la jeunesse, toute la souplesse, la malléabilité de l'enfance même.

On s'imagine bien à tort que le talent de parler est un don tout spécial réservé à un nombre fort restreint, d'êtres privilégiés, et qu'à moins d'avoir quelque marque certaine et élatante de ce *feu sacré*, il est complètement inutile de pratiquer la parole. Rien n'est moins vrai. Je conçois que l'art oratoire a, comme toutes les autres branches des connaissances humaines, ses hauteurs et ses bas-fonds, ses splendeurs et ses obscurités. Mais ce qu'il y a de certain, en même temps, c'est que tout homme, ordinairement constitué peut, s'il a été formé dès son jeune âge, arriver à parler facilement, agréablement et même d'une manière remarquable devant un public.

Il ne faut pas en outre croire que le talent de la parole n'est nécessaire qu'aux prédicateurs, aux avocats ou aux hommes politiques. Chacun, dans sa sphère, a besoin de pouvoir, à un moment donné, exprimer ses idées d'une manière convenable, et il n'est personne qui, de notre temps ne doive acquérir quelques notions de l'art de parler en public. Il est rare, en effet, qu'il n'arrive pas, plusieurs fois dans la vie, une occasion où l'on regrette amèrement d'être hors d'état de s'expliquer clairement pendant un quart d'heure ne fût-ce que dans une réunion de famille ou devant un magistrat.

M. Laboulaye dit : " Les américains ont fait de l'éloquence un des éléments de la liberté. Dans chaque école américaine, on enseigne aux enfants l'art de lire à haute voix, d'improviser et d'approprier le geste à la parole. Il n'est pas de citoyen, si pauvre qu'il soit, qui n'apprenne à communiquer ses idées, et ne puise dans cet exercice une étonnante facilité d'élocution."

La chose se pratique aussi dans nos écoles et collèges. Seulement on ne commence peut-être pas ces exercices assez de bonne heure, et on n'y consacre peut-être pas tout le temps que le sujet semble mériter ; car s'il n'est pas donné à tout homme de devenir orateur distingué, chacun doit au moins apprendre à parler convenablement et à dire bien ce qu'il veut dire.

Il est bon d'habituer les enfants à penser et à raisonner par eux-mêmes ; mais il est important, surtout, de leur apprendre dès le commencement, non seulement à avoir des idées, mais à pouvoir les exprimer facilement, nettement, agréablement. Il faut les forcer à secouer tout d'abord, cette torpeur des membres et des yeux, cet empesage des bras surtout, en un mot, cet état guindé de toute la personne dont il est impossible de se débarrasser une fois que les muscles en sont empreignés.

La chose est plus facile qu'on ne le pense. Il ne s'agit que de s'y mettre. Un peu de travail bien entendu chaque jour, et au bout de l'année on est tout étonné des progrès accomplis, et du peu de fatigue qu'ils ont coûté.

Nous attirons l'attention spéciale de nos jeunes lecteurs sur la jolie fable de Jussieu que nous publions dans ce numéro. Elle se rapporte à deux autres fables que nous avons déjà publiées à la page 98 du 2^{me} Volume (année 1858) : *La Cigale* et la *Fourmi*, par Lafontaine et *La Cigale*, la *Fourmi* et la *Colombe*, par Lachambaudie.

**Rapport du Ministre de l'Instruction Publique
de la Province de Québec pour l'année 1869,
et en partie pour l'année 1870.**

(Suite et fin.)

M. l'abbé Chandonnet, Principal de l'École Normale Laval, s'exprime comme suit sur le même sujet :

« Après avoir indiqué le nombre de diplômés qu'il vous a plu de conférer aux élèves de l'École Normale Laval, j'arrive à une question qui n'entre pas, il est vrai, nécessairement dans le présent rapport, mais qui ne saurait non plus s'y trouver complètement égarée ; c'est le nombre de nos élèves qui ont pris cette année, leur place dans l'enseignement :

« Permettez donc que j'y réponde.

« Parmi les élèves que je viens de mentionner qui ont reçu en juin ou juillet dernier un diplôme, je mets naturellement de côté ceux qui continuent leurs études à l'École Normale même, comme académiciens ou comme élèves de première division. Il va sans dire qu'ils ne sont pas tenus d'enseigner avant la fin de leurs études, et que l'on ne compte sur eux que pour l'avenir.

« Il s'agit donc de ceux qui ont laissé notre école.

« Or, du côté des instituteurs, ils sont 14. Combien figurent dans l'enseignement ? Dix.

« Du côté des institutrices, nous en comptons 38. Combien enseignent ? 28. Proportion : 38 sur 52, soit plus des deux tiers.

« Et c'est au lendemain de leur sortie, et nous avons tout lieu de croire que plusieurs, parmi ceux qui restent, se placeront bientôt. J'ajouterai, Monsieur le Ministre, qu'entre ce nombre de 38, 5 instituteurs et 6 institutrices ont pris nouvellement place, cette année, à côté de ceux qui s'étaient déjà mis à l'œuvre. Ce qui élève à 49 le chiffre de ceux qui cette année même, ont trouvé et accepté du travail. Je ne compte point 7 autres élèves qui enseignent dans les familles.

« En face de ces chiffres dont je garantis l'authenticité, il faut conclure, ce me semble, que les élèves de l'École Normale Laval, ne sont ni trop nombreux, relativement aux besoins qui se présentent, ni trop infidèles à leur vocation, ni trop sourds à l'appel, ni trop insensibles à la sympathie publique, ni trop oublieux du bien qui leur est fait si généreusement à eux-mêmes.

« Je ne puis oublier, Mr. le Ministre, que si quelques uns d'entre eux ont trouvé des positions relativement excellentes, à Notre-Dame de Lévis, à St. Romuald, à St. Hyacinthe, par exemple, d'autres n'ont pas craint, de leur côté, de s'éloigner, de s'expatrier en quelque sorte, pour aller chercher le travail là où le travail les attendait ; deux instituteurs, munis de diplôme, pour école-modèle, ont accepté avec l'humble salaire de \$200.00, des écoles élémentaires aux îles de la Magdeleine ; plusieurs institutrices sont parties pour la Gaspésie, une est à Nataskouan. Il ne faudrait pas oublier non plus qu'un pareil résultat se produit malgré l'extrême modicité des salaires, malgré le nombre toujours croissant des instituteurs et surtout des institutrices qui vont chercher aux divers bureaux d'examineurs un diplôme facile à obtenir, qui leur permet de faire à nos élèves une fatale concurrence. Il est à ma connaissance, Monsieur le Ministre, que des jeunes gens munis, lors de leur entrée à l'École Normale, d'un diplôme pour école élémentaire, n'ont pu qu'au bout d'une année entière d'étude et avec peine obtenir le même diplôme de l'École Normale Laval.

M. Hicks principal de l'École Normale McGill regrette de ne pouvoir donner de détails sur les anciens élèves de l'institution ; mais il parle avantageusement de ceux qui ont terminé leurs cours l'année précédente. Voici un extrait de son rapport :

« Je n'ai pu, faute de temps, me procurer beaucoup de renseignements sur le nombre de nos anciens élèves qui se livrent encore à l'enseignement et qui, par conséquent, ont plus que rempli les engagements qu'ils avaient contractés en entrant à l'École Normale. Je suis certain néanmoins que, sous ce rap-

port, nous avons tout lieu d'être satisfaits. Du reste je me propose de recueillir, dans le cours de la prochaine session, toutes les informations possibles à cet égard.

« Que nos instituteurs ont gagné la confiance de ceux à qui incombe la tâche de pourvoir aux besoins de l'Instruction publique, c'est ce qui est démontré par le fait que les grandes écoles, récemment fondées à Montréal par les Commissaires d'écoles protestantes, sont presque toutes placées sous la direction de maîtres formés dans cette institution. En même temps, il n'est pas hors de propos de dire qu'à l'inauguration de l'une des plus importantes de ces écoles, il a été publiquement déclaré que l'œuvre de la corporation pour l'ouverture de nouveaux établissements, n'aurait pu être couronnée de succès, s'il ne s'était rencontré des instituteurs capables et tout préparés à la seconde, grâce aux cours qu'ils avaient suivis à l'École Normale McGill.

« Ainsi, nous sommes en mesure de parler de résultats qui se présentent chaque jour devant nous. Quant aux succès obtenus par les labours des autres maîtres, surtout de ceux qui se livrent à l'enseignement aux extrémités de la Province, nous ne pouvons en savoir que peu de chose ; cependant je crois que nous avons toute raison de rester convaincus qu'il s'est opéré un grand bien dont l'origine est uniquement due à ces études préparatoires qui sont du domaine tout particulier d'une école normale.

J'ai déjà mentionné plusieurs fois dans mes rapports l'importance que j'attache à l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture dans les écoles normales, et mon dernier rapport contient dans l'appendice tous les documents propres à l'étude de cette question. Il s'est donné des leçons de chimie agricole et d'agriculture à diverses reprises dans les écoles normales ; mais ces cours n'ont pas toujours été réguliers. M. Dostaler les a faits pendant longtemps à l'École Normale Jacques-Cartier, et des lectures y ont été données par M. Ossaye et par M. Perrault sur ces deux sciences. M. l'abbé Godin, qui a visité les principaux établissements d'enseignement agricole de l'Europe et dont j'ai publié le rapport avec le mien l'année dernière, a été récemment nommé professeur d'agriculture à cette école, et donne des leçons régulières qui occupent une place considérable dans le programme des classes de cette institution. En attendant qu'un moyen plus efficace soit adopté, M. Godin complètera ses leçons théoriques en visitant avec ses élèves les principales fermes des environs de Montréal.

À l'École Normale Laval, des leçons d'agriculture ont été données pendant quelque temps par M. Landry (1), et M. le professeur Thibault fait actuellement un cours de notions agricoles, en attendant qu'un professeur spécialement chargé de cette branche soit nommé à cet établissement.

L'opinion publique se prononce du reste fortement dans cette province en faveur d'un enseignement pratique et spécial propre à préparer la jeunesse, soit à l'agriculture, soit au commerce et à l'industrie. Deux académies commerciales ont été établies, l'une à Québec, l'autre à Montréal, et depuis plusieurs années qu'elles sont ouvertes, elles ont formé de nombreux sujets qui se sont placés dans les maisons de commerce, dans les Banques ou autres institutions. L'académie commerciale de Montréal est sous le contrôle des commissaires d'écoles de cette ville et dirigée par M. Aréambault et par d'autres anciens élèves de l'École Normale Jacques-Cartier ; l'académie commerciale de Québec a pour directeurs les Frères des Écoles Chrétiennes.

Le collège Masson à Terrebonne donne aussi une excellente éducation commerciale et a fait de très-grands sacrifices pour l'acquisition du matériel nécessaire à l'établissement d'un cours complet. L'institution dirigée à Montmagny par M. Dufresne, ancien principal du Collège de St. Michel de Bellechasse, ce collège lui-même, l'académie Ste. Marie à Montréal, l'institution dite la Maîtrise dans la même ville et plusieurs autres encore

(1) Les leçons de MM. Ossaye, Perrault et Landry ont été gratuites et données dans l'intérêt seulement de la science et de l'éducation.

remplissent avec succès cette utile mission. La Maîtrise, dirigée par les Pères Oblats, a pour instituteurs d'anciens élèves de l'École Normale Jacques Cartier.

Les écoles d'agriculture de Sainte Anne la Pocatière et de l'Assomption, quoiqu'elles n'aient pas compté jusqu'ici un bien grand nombre d'élèves, ont cependant contribué au progrès par l'exemple et le rayonnement de leur enseignement dans les districts où elles sont situées. La publication des journaux d'agriculture, l'approbation donnée par le Conseil de l'Instruction Publique à plusieurs ouvrages d'enseignement agricole et les conférences qui se font par l'ordre du conseil d'agriculture aideront à imprimer à l'Instruction publique dans nos campagnes la direction si désirable que l'enseignement agricole dans les écoles normales est destiné à propager.

La Chambre des Arts et Métiers a aussi créé à Montréal une école de dessin et ouvre à Québec des cours pour les classes ouvrières. La Société St. Vincent de Paul a également établi à Québec des classes du soir pour les adultes.

L'établissement d'écoles des sciences appliquées aux arts, et la création de cours de technologie ont été discutés dans la presse depuis quelque temps.

L'Université McGill se propose de fonder prochainement une institution de ce genre et, d'un autre côté, il a été mis à part pour l'établissement de semblables écoles en rapport avec des institutions catholiques à Québec et à Montréal une somme de \$2500 prise sur la part des institutions catholiques dans la distribution de la subvention de l'éducation supérieure. Des démarches faites auprès de l'Université Laval de Québec et auprès d'autres institutions à Montréal donnent lieu d'espérer que l'on pourra réaliser ce projet important dans un avenir peu éloigné.

Le sommaire suivant du résultat des opérations des bureaux d'examineurs ne diffère point de celui de l'année précédente.

On voit qu'un septième environ des candidats examinés a été rejeté, ce qui est la même proportion que l'année précédente.

SOMMAIRE statistique annuel des Bureaux d'Examineurs de la Province de Québec, année 1860.

BUREAU DE	Nombre de jours qu'ont duré les séances.	Nombre de candidats examinés		Nombre de diplômes octroyés pour académie, 1ère classe.		Pour académie, 2ème classe.		Pour écoles modèles, 1ère classe.		Pour écoles modèles, 2ème classe.		Pour écoles élémentaires, 1ère classe.		Pour écoles élémentaires, 2ème classe.		Nombre de candidats admis, et degré des diplômes.			Grand total.	Nombre de candidats rejetés.	
		Nombre moyen d'instituteurs examinés par jour.	Instituteurs	Institutrices	Instituteurs	Institutrices	Instituteurs	Institutrices	Instituteurs	Institutrices	Instituteurs	Institutrices	Instituteurs	Institutrices	Académies.	Écoles modèles.	Écoles élémentaires	Admis.			Degré
Montréal (catholiques).....	6	199	32	1	4	1	6	111	1	44	6	162	168	22	
" (protestants).....	4	66	16	1	3	2	1	18	5	22	1	7	46	54	12	
Québec catholiques,.....	4	106	26	2	2	25	1	66	1	94	95	11	
" (protestants),.....	4	7	2	1	1	5	7	7	
Trois-Rivières.....	4	72	18	39	9	2	48	50	22	
Sherbrooke.....	4	34	8	1	1	1	7	8	2	8	3	7	18	28	6	
Kamouraska.....	4	42	10	3	1	3	21	10	4	34	38	4	
Gaspé.....	5	8	2	4	1	6	5	3	
Stanstead.....	2	16	8	3	8	1	3	15	15	1	
Ottawa.....	4	19	5	4	6	4	14	14	5	
Beauce.....	2	10	5	3	7	7	3	
Chicoutimi.....	3	6	2	4	1	5	5	1	
Rimouski.....	4	15	4	9	13	13	2	
Bonaventure.....	2	3	2	3	3	3	
Ponthic.....	4	13	3	3	2	6	13	13	
Richmond.....	3	32	11	3	12	7	22	22	10	
Waterloo (catholiques).....	3	14	5	3	8	3	14	14	
" (protestants).....	4	55	14	5	28	9	12	54	54	1	
Charlevoix.....	1	6	5	5	5	5	
Total.....	67	713	106	2	1	1	4	16	4	3	33	310	23	213	4	27	579	610	103	

Le nombre des écoles dissidentes catholiques et celui des écoles dissidentes protestantes se trouvent avoir augmenté, les premières de 143 à 154 et les secondes de 45 à 56.

TABLEAU DES ÉCOLES DISSIDENTES ET DE LEURS ÉLÈVES.

Noms des Inspecteurs d'Écoles.	Ecoles dissidentes protestantes.	Nombre d'Elèves.	Ecoles dissidentes catholiques.	Nombre d'Elèves.
J. B. F. Painchaud.....				
Rev. R. G. Plees.....	4	205		
L. Lucier.....	3	131	2	100
Th. Tremblay.....	4	107		
Vincent Martin.....				
G. Tanguay.....				
S. Boivin.....				
John Hume.....	6	251	1	150
P. F. Bédard.....	2	81		
E. Carrier.....	2	81		
J. Crépault.....				
F. E. Juneau.....	4	126		
P. Hubert.....	3	186		
W. Alexander.....			10	204
B. Maurault.....				
H. Hubbard.....	5	380		
M. Stenson.....			11	444
R. Parmelee.....	15	380	12	291
J. N. A. Archambault..	2	104		
J. B. Delage.....	9	237		
Michel Caron.....	21	742		
L. Grondin.....	14	527		
C. Thompson.....	5	264	18	921
F. X. Valade.....	23	816		
A. D. Dorval.....	7	185	2	63
G. Germain.....	7	198		
C. B. Rouleau.....				
Bolton McGrath.....	18	671		
	154	5672	56	2178

Bulletin Bibliographique.

CANADA.

RICHARDSON.—*Canadian Arithmetic in decimal currency, with metrical tables, for the use of Schools, by J. H. Richardson; Quebec, published by A. Côté et Cie.*

Nous avons reçu des Éditeurs, un exemplaire de cet ouvrage qui renferme cent cinquante pages in-18. C'est un petit traité fort bien fait, clair, concis et surtout neuf, de forme comme de fond. Il est compilé de manière à donner au professeur une grande latitude dans les explications au tableau, et à forcer ainsi l'élève à apprendre beaucoup par les yeux, ce qui vaut toujours mieux qu'apprendre par les autres sens. Il a en outre le mérite de présenter ses problèmes sous une forme qui donne en même temps des notions précieuses sur des points importants d'histoire et de géographie.

PERKINS.—*Song Book, by H. S. Perkins; J. L. Peters, New York, editor.* C'est un fort joli volume, in-12, cartonné, de 264 pages.

Il contient, au commencement, un traité élémentaire de musique vocale très-bien fait, facile à comprendre et surtout facile à retenir. Le reste du volume est rempli d'une infinité de rondes, duos, trios, chœurs tirés des meilleurs compositeurs anglais et américains. Les choix sont bien faits parmi les auteurs que le compilateur avait à sa disposition, mais le genre en est un peu monotone et manque d'inspiration. Nous tenons à dire cependant que le petit traité de solfège nous paraît excellent, et doit produire de bons résultats.

En somme le volume est un succès beaucoup plus scientifique qu'artistique. Comme cependant l'utile passe avant l'agréable, nous nous faisons un devoir de le recommander.

Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec. Sessions of 1870-71. New series, part 8. Quebec, 1871. Middleton & Dawson 210 p. in 80.

Ce cahier est le huitième de la nouvelle série. La Société Littéraire et historique de Québec dont nous avons plusieurs fois signalé les travaux et les productions est comme nous l'avons dit la plus ancienne des sociétés savantes de notre pays, et l'une des plus anciennes, si non la plus ancienne de notre continent. Imprimés, de loin en loin ces cahiers, mémoires ou transactions peuvent former sept ou huit gros volumes. Elle

Le tableau du mouvement de la caisse d'économie des instituteurs fait voir que, malgré la libéralité du gouvernement qui a augmenté sa subvention et par conséquent le chiffre des pensions, les instituteurs ne paraissent pas plus disposés à profiter de cette excellente institution pour s'assurer une aide en cas de retraite.

CAISSE D'ÉCONOMIE DES INSTITUTEURS.

Années.	No. des instituteurs qui se sont inscrits chaque année.	Nombre de pensionnaires chaque année.	Taux de la pension pour chaque année d'enseignement.	Total des pensions payées.
1857.....	150	63	\$ cts.	\$ cts.
1858.....	74	91	4 00	886 90
1859.....	18	128	4 00	2211 74
1860.....	9	130	3 00	3115 36
1861.....	9	130	3 00	2821 57
1862.....	10	164	1 75	3603 58
1863.....	13	171	2 25	2522 09
1864.....	7	170	1 75	3237 00
1865.....	11	170	1 75	2727 00
1866.....	13	173	1 75	2787 00
1867.....	15	176	1 75	2784 00
1868.....	10	163	2 50	3036 00
1869.....	9	174	2 50	4590 00
			2 50	4677 00

Tous les ans cependant le département est obligé de refuser les demandes d'anciens instituteurs qui avaient négligé de s'abonner, et qui, tombant malades ou devenant infirmes, regrettent amèrement de s'être montrés si peu soucieux des bons conseils qui leur avaient été donnés à cet égard. MM. les curés, les commissaires d'écoles, et MM. les inspecteurs ne sauraient trop souvent mettre sous les yeux des instituteurs et des institutrices la nécessité qu'il y a pour eux de se prémunir contre les privations trop souvent inséparables de la vieillesse en payant la légère souscription annuelle qui leur donne droit à la pension de retraite.

Le tout respectueusement soumis.

PIERRE J. O. CHAUVEAU,

Ministre de l'Instruction Publique.

Québec, Ministère de l'Instruction Publique, 21 Décembre 1870.

a publié à diverses époques des mémoires historiques des collections de documents sur l'histoire du pays. La société s'étant fondue dans l'origine avec la société pour l'encouragement des sciences, pendant une certaine période, les essais qui paraissaient dans ces mémoires étaient plutôt scientifiques qu'historiques ou littéraires. La livraison que nous avons sous les yeux contient une assez grande variété d'articles : l'histoire, la science et la littérature se la partagent. *Moving accidents by flood and field* est une sorte de revue annuelle écrite avec habileté par le Dr. Anderson alors président de la société. Un article sur les mines de cuivre de Harvey Hill (cantons de l'Est) par James Douglas fils, un essai sur l'éducation nationale par le Revd. M. Johnson, ministre méthodiste, un travail intitulé *Engineering and engineers* par le colonel Martindale, un récit de l'expédition de la Rivière-Rouge par le Capitaine Riddell, un mémoire sur les archives du Canada par le Dr. Mi es tant de travaux qui méritent à bon droit l'attention du lecteur. Nous avons cependant été plus frappé de la conférence aussi spirituelle que savante que publie le Dr. Williams évêque anglican de Québec sous le titre modeste de *Récréations* historiques. Cet écrit nous a rappelé le charmant ouvrage d'Edouard Fournier qui a pour titre "L'esprit dans l'histoire." Quel est celui qui ayant lu les *mémoires de Saint Simon*, ou les *Lettres de Madame de Sévigné*, ou celles de *Bossuet*, ne comprendra point toute la vérité du passage suivant que nous traduisons de cet article tout en demandant pardon à l'écrivain distingué de l'injustice que nous pouvons faire à sa prose élégante? L'auteur s'y applique à faire voir que l'on obtient plus de connaissances véritables en saisissant l'histoire pour bien dire sur le fait dans les lettres et les mémoires, dans la littérature des temps passés qu'en s'en rapportant entièrement aux froides annales des historiens. Il indique ainsi agréablement tout le charme que possèdent les *miettes de l'histoire* ramassées de côté et d'autre.

« En interrogeant, dit-il, et en sondant nous-mêmes les monuments et les débris des temps passés, les vieux murs qui tombent en ruines, les indications accidentelles et pour bien dire inconscientes que nous donnent les littérateurs, les fragments que laissent derrière elles la pensée et l'activité des hommes d'une époque, nous parvenons à évoquer une partie du passé; et la connaissance que nous en obtenons quoique insuffisante est cependant vraie et correcte en elle-même; elle nous permet de lire entre les lignes du livre ou du manuscrit qui nous tombera plus tard sous la main.

« Celui qui pourra se les procurer, lira toujours avec avidité les histoires contemporaines d'une époque qu'il désire connaître, Thucydide, ou Clarendon par exemple, s'il s'agit de l'une ou de l'autre des époques décrites par ces auteurs, et il faut avouer que pour ce qui est de se mettre au courant des événements, de contempler l'aspect extérieur d'une société, on ne saurait s'exagérer leur importance. Ils peuvent même d'un coup d'œil sûr et profond saisir le sens intime de l'histoire, le caractère des personnages, la portée des événements ; mais ce genre de pénétration peut aussi leur faire défaut. Il peut aussi arriver qu'ils soient trop sous l'influence des préjugés particuliers à leur siècle, ou bien que le prisme de l'esprit de parti prête à leurs yeux de fausses couleurs, aux hommes et aux événements. Malgré cela et même à cause de cela, la littérature contemporaine bien étudiée est toujours instructive au point de vue historique et ce n'est qu'après avoir marché quelque temps à sa lumière que l'on peut voir jusqu'où pénètrent les rayons de ce flambeau si petit en apparence.

« Lorsque je lis *Titelive*, je lis un roman ; si je lis *Niebuhr*, j'en lis un autre d'un tout autre genre, mais si je mets la main sur les satires d'Horace ou sur les lettres de Cicéron, je me trouve au milieu de la vieille Rome toute vivante autour de moi. Je fais de suite connaissance avec ses habitants. Leurs ambitions, leurs succès, leurs échecs, leurs opinions politiques, leurs habitudes domestiques, se révèlent avec tout le charme que possède la vérité prise sur le fait. Je suis présent au petit jour, au lever du patricien, je le suis ensuite au forum. J'étudie l'humeur et les caprices du peuple souverain. Je vois les groupes des prêteurs et des hommes d'affaire qui discutent ensemble ; j'assiste au procès d'un proconsul accusé d'avoir opprimé une province ; j'entends Cicéron qui harangue le peuple et lui demande la promulgation d'une nouvelle loi ; en me dirigeant d'un autre côté je heurte sur mon chemin le flâneur Horace faisant sa promenade habituelle sur la voie sacrée. Je l'accompagne tandis qu'il va de rang en rang au marché aux fruits, s'arrêtant de temps à autre à admirer les tours d'un saltimbanque ; je le vois monter dans le char du Mécène où je l'entends déviser avec son patron sur la pluie et le beau temps, sur les combats d'animaux, sur tout ce qui fait le sujet de la petite chronique romaine. Le soir j'assiste aux passe-temps de tous ces gens, je suis de près leurs amusements, je recueille leurs bons mots. Les hommes d'affaires et les oisifs, les hommes d'état, et les poètes incompris, les pédants et les épicuriens, tous passent en revue devant moi ; je les vois de mes yeux, je les entends de mes oreilles, mieux que personne ne pourrait me les faire voir ni me les faire entendre ; je les vois en déshabillé ; non seulement j'entends rouler harmonieusement les périodes sonores de l'orateur, remplies de tous les ornements que réclame la circonstance, lorsqu'il débite sa harangue, mais je l'entends ensuite se vanter dans l'intimité du succès de la comédie qu'il vient de jouer.

« Et il y a quelque chose de plus qu'un vain amusement dans cette passion pour les vieilleries et les images du temps passé. Il existe une collection de 122 lettres la plupart très courtes, que s'écrivaient mutuellement Pline et l'Empereur Trajan ayant rapport à l'administration de la province que Pline gouvernait. On trouve dans cette correspondance un passage plein d'intérêt sur les premiers Chrétiens et le Christianisme naissant.

« Quoiqu'il se crût tenu de punir les Chrétiens comme ennemis des lois de l'empire, Pline, après s'être bien renseigné, confesse que tous leurs crimes consistaient « en ce qu'à certains jours, ils avaient l'habitude de s'assembler avant le lever du soleil, de chanter des hymnes en l'honneur du Christ dont ils faisaient un dieu, et de se lier entr'eux par serment à ne commettre ni vol, ni adultère, ni fraude, d'aucune espèce ; après quoi ils se dispersaient et ne se rassemblaient que pour prendre ensemble un frugal et honnête repas. » Que ne vaut pas un tel témoignage pour nous qui pouvons bien apprécier tout ce qu'il y a de sous-entendu dans ce simple récit ! Et on voit dans cette épître le développement rapide que prenait déjà le christianisme non seulement dans les villes, mais encore dans les villages et les hameaux. Cette vieille lettre est là, monument impérissable de la vie sainte et pure des premiers chrétiens, témoin irrécusable de tout ce qui caractérisait leur culte et leurs croyances !

« Eh bien, cette histoire, toute de manufacture domestique, que nous extrayons chacun pour notre compte, est à mon avis la meilleure que l'on puisse avoir. Et il ne tient qu'à nous d'en faire une ample provision. Les rues et les maisons de Pompéii retrouvées après dix-huit siècles dans l'état où les vieux Romains les voyaient au moment de la catastrophe ne nous donnent point une meilleure idée de la vie romaine à cette époque que ne s'en forme l'œil exercé à reconstruire le passé par l'étude des correspondances, des poèmes, des fragments et des débris intellectuels du vieux monde latin.

« Puisque j'ai parlé de Pompéii, je dois admettre que c'est un grand bonheur que de pouvoir y prendre l'histoire sur le fait : heureux ceux qui peuvent se donner ce spectacle !

« Voici le restaurant de ce temps-là tel qu'il était, avec ses consoles de marbre où se rangeaient les plats tout fumants ; voici le poêle de fer avec ses fourneaux pour la cuisine, la cruche où se gardait le vin vieux de 32 ans ; le four avec ses 83 pains à deux côtes et aplatis au bout comme ceux de nos boulangers. Voici mieux encore, voici les placards d'élections tout frais sur les murs ! « Votez pour Capella ! » vous crie sur ce pan de muraille un partisan enragé de ce monsieur ; tandis que de

l'autre côté de la rue vous pouvez lire une inscription qui vous prouve que ce que nous appelons log-rolling n'était pas inconnu dans l'antiquité. On y demande à un de ces incorruptibles électeurs de voter pour Sabinus et on lui promet qu'en retour Sabinus votera pour lui !

Voilà l'auberge à l'enseigne de l'Éléphant ! Et voici à trois pieds de terre (aussi haut qu'il pouvait atteindre) l'alphabet grec qu'un petit enfant d'école à gravé sur la muraille !

Le savant évêque parcourt ensuite différentes époques de l'histoire d'Angleterre, et suivant son expression, il en reproduit l'exacte photographie extraite des mémoires et des correspondances. Nous aimerions à faire connaître à nos lecteurs tous les beaux passages de cette conférence ; mais il nous faudrait toute la traduire et nous sommes forcés d'y renoncer.

NANTEL — Petite Géographie des Écoles Canadiennes. — Ouvrage rédigé suivant la méthode de Pestalozzi. — 90 p. in 12o Montréal 1871. Beauchemin et Valois.

Ce livre est un excellent ouvrage à l'usage des maîtres surtout. Il indique la manière familière et concise de donner des leçons de géographie dans une école et de les adapter à l'intelligence des plus jeunes enfants. Nous en extrayons comme exemple ce qui suit :

5.

LA CARTE DE NOTRE PROVINCE. (1)

1. Quelle est cette carte ? — C'est la carte de notre patrie, la Province de Québec.

Quels sont ces noms écrits en grosses lettres ? — Ce sont les noms des comtés.

Trouvez-vous sur la carte votre comté... votre paroisse... Cherchez la maison paternelle... Elle n'est pas marquée sur la carte. Pourquoi pas ? — Parce que la carte montre le pays comme on le verrait d'en haut à une grande distance.

Si vous montiez dans l'air aussi haut qu'un oiseau peut monter, vous ne verriez plus les petits objets, tels qu'un arbre, un homme, une maison. Les villages vous paraîtraient des points noirs, les rivières, des filets blancs ; les montagnes, des bosses dont le haut serait plus éclairé et plus blanc que les côtés. C'est à peu près ainsi que ces objets sont représentés sur la carte.

Montrez un village... une rivière sur la carte. Connaissez-vous quelque grande rivière, quelque lac ? Montrez-les sur la carte... Comment y sont-ils indiqués ?... Cherchez le St-Laurent. Montrez quelque montagne. Comment est-elle indiquée sur la carte ?

2. Trouvez la ville de Québec, de Montréal. — Sur quelle rivière est située chacune de ces villes ? Où est située la ville de Montréal ou de Québec par rapport à votre paroisse ou à votre village ? Est-ce au nord ? au sud ? à l'est ou à l'ouest ? Comment pouvez-vous le voir ? — C'est que le nord est au haut de la carte, le sud au bas. L'est à votre droite et l'ouest à votre gauche. Quand vous la regardez. Si l'on étend la carte par terre en tournant le haut vers le nord, elle se trouve placée de la même manière que le pays qu'elle représente.

Montrez votre paroisse. Dans quelle direction sont les paroisses voisines ? Quelle paroisse au nord ?... au sud ?... à l'est ?... à l'ouest ?...

3. Quelle distance y a-t-il de votre paroisse à la ville voisine ?... Quelle distance entre Montréal et Québec ?... Les distances sont-elles marquées sur la carte ? — Oui, elles le sont, mais il faut connaître le secret de les trouver. Je vais vous dire ce secret.

Vous voyez dans un c in au bas de la carte une grosse ligne qu'on appelle l'échelle. Cette ligne est divisée en plusieurs parties, et chaque partie représente 10 milles — Prenez maintenant une lisière de papier et étendez-la entre les deux points qui représentent les deux villes. Marquez sur le papier la distance entre ces deux points. Mesurez ensuite sur l'échelle cette longueur du papier. Autant de divisions de l'échelle sur le papier, autant de fois de dix milles entre Québec et Montréal.

Mesurez de cette manière la plus grande longueur et la plus grande largeur du comté.

4. Quelles sont les bornes du comté ? Au nord ? à l'est ? au sud ? à l'ouest ?

Quelles sont les bornes de la Province ? — Au nord, le Territoire de la Baie d'Hudson ; à l'est, le golfe St-Laurent ; au sud... ? à l'ouest... ?

Quelle est l'étendue de la Province entière ? — Vous pourriez la mesurer par l'échelle, mais ce serait trop long ; je vais vous le dire : 202,000 milles carrés, ou environ 129 millions d'acres.

Qu'est-ce qu'un acre ? — Un peu plus d'un arpent. Qu'est-ce qu'un million ?... Calculez combien il y a de secondes en 12 jours et vous trouverez un peu plus d'un million. Calculez, si vous le voulez, toutes les lettres de votre livre et vous verrez qu'elles ne montent pas à la moitié d'un million.

Comment se fait-il que notre pays n'a pas la même grandeur sur toutes les cartes ? — Cela dépend de l'échelle que l'on prend pour la carte. Dans la carte que vous voyez, chaque division de l'échelle sur le papier représente 10 milles sur le terrain. Si au lieu de 10 milles, elle représentait 100 milles, qu'arriverait-il ? La carte serait dix fois plus petite, et cepen-

(1) Il faut avoir pour cet exercice la carte de la Province de Québec.

dant le pays aurait toujours la même grandeur, de même que votre figure est toujours la même, que vous la voyiez dans un grand ou dans un petit miroir.

G

LE MONDE ET LA MAPPEMONDE. (1)

1. *Le Monde*.—Qu'est-ce la paroisse où vous demeurez?—C'est une partie ou un morceau du comté de... (Nommez le comté). Et qu'est-ce que le comté de...?—C'est une partie ou un morceau de la Province de Québec? Et la Province de Québec?—C'est une partie du Canada. Et le Canada?—C'est une partie de l'Amérique. Vous pensez donc qu'il y a d'autres pays que le Canada?—Sans doute. Mais est-ce que le monde ne finit pas à cette ligne bleue que vous voyez là-bas où la terre paraît toucher le ciel?—Oh! non. Le monde s'étend bien au-delà de cette ligne qu'on appelle l'horizon. Quand on est arrivé au bout du Canada, on trouve encore des pays comme le nôtre, avec des champs, des villages, des villes, des rivières et des montagnes.

Connaissez-vous quel'un de ces pays?—Oui, les États-Unis. Qu'est-ce, les États-Unis?—C'est une partie de l'Amérique comme le Canada. Mais l'Amérique est donc un grand pays?—Oui, il a plus de mille lieues de longueur. Savez-vous comment on appelle une grande étendue de terre comme celle-là?—On l'appelle un continent.

Y a-t-il dans le monde d'autres continents que l'Amérique?—Oui, il y en a plusieurs de l'autre côté de la mer. Aimeriez-vous à les connaître?... Il y a : 1° L'Europe, le continent le plus voisin, d'où viennent les Anglais, les Irlandais, les Français, où demeure N. S. P. le Pape, la Reine d'Angleterre, etc.; 2° L'Asie, où était le Paradis Terrestre, où Notre-Seigneur Jésus-Christ est né et est mort pour nous; 3° L'Afrique, le pays des nègres; 4° L'Australie, le plus petit de tous les continents.

2. *La Mappemonde*.—Quelle est cette carte?—C'est la carte du monde : voici l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, etc. Comment appelle-t-on une carte qui représente le monde entier?... Est-ce que les continents, l'Europe, l'Asie et les autres sont pendus à la muraille du monde comme cette carte est pendue au mur?—Oh! non. Ils sont placés autour de la terre comme nos yeux, notre front, nos oreilles, nos cheveux sont placés autour de notre tête.—Mais est-ce que la terre est ronde comme notre tête?—Elle est plus ronde encore; elle est ronde comme une boule. Voilà pourquoi la Mappemonde ou la carte de la terre a la forme que vous voyez.—Mais il n'y a qu'une seule terre; pourquoi donc ces deux ronds?—Regardez cette boule ou cette pomme; pouvez-vous voir la pomme (ou la balle) tout entière?—Non, je n'en vois qu'un côté... Que faudrait-il faire pour voir les deux côtés à la fois?—Il faudrait couper la pomme en deux, et mettre les deux moitiés l'une à côté de l'autre... Comprenez-vous maintenant pourquoi la Mappemonde est séparée en deux parties?... Une moitié nous montre un côté de la terre; l'autre moitié montre l'autre côté. Si ces deux ronds étaient rapprochés l'un de l'autre, collés par leurs bords et gonflés comme une vessie, on aurait une boule qui ressemblerait à la terre.

Que voyez-vous sur la Mappemonde?—Je vois les continents, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Comment sont-ils indiqués sur la carte?—Par de grandes lignes ou de grands espaces bleues, rouges, vertes, etc. N'y a-t-il pas aussi de grands espaces blancs?... Qu'est-ce que cela représente?—La mer. La mer est donc bien grande?—Oui, elle est plus grande que tous les continents réunis ensemble.

NANTEL.—Petites Fleurs de Poésie offertes à l'enfance Canadienne. G4 p. Montréal, 1871, Beauchemin et Valois.

M. l'abbé Nantel qui a déjà publié des *Fleurs de Poésie Canadienne* vient de publier ce petit recueil spécialement destiné à l'enfance, et où Florian, La Fontaine, de Ségur ont fourni les fables dont le choix est excellent, surtout au point de vue moral ce qui est de la plus haute importance. Il y a dans les Fables de La Fontaine au dire de M. de Lamartine et de M. Louis Veuillot une teinte de scepticisme, d'ironie et un fonds d'égoïsme qui comporte certains dangers. M. Nantel fait suivre avec beaucoup d'à-propos, le fable de la *Cigale* et de la *Fourmi* par celle que M. de Jussieu a composée sur ce titre *l'Abelle* et la *Fourmi*; c'est une spirituelle réplique, et un correctif à la morale du grand fabuliste qui, cependant, était juste, placée à un certain point de vue. Les fables sont comme les proverbes, elles paraissent se contredire les unes les autres; mais au fond, elles se corrigent et se complètent entre elles, et toutes les moralités du monde en reviennent à la grande vérité formulée par Horace : *in medio stat virtus*. Nous reproduisons cette fable de M. de Jussieu.

REVUE MENSUELLE.

Tout le monde est encore sous le coup de l'épouvantable malheur qui vient de réduire l'Ouest en un morceau de ruines fumantes. Les paroles sont impuissantes à rendre toute l'horreur de cet effroyable sinistre qui n'a peut-être pas d'égal dans les annales de l'humanité. Les faits sont tellement au-dessus du probable que les premiers récits en ont été regardés comme exagérés par les moins incrédules. Cependant, il est impossible de ne pas se rendre à l'évidence des derniers renseignements qui, loin de détruire les premières données, ont encore ajouté à cette terrible série de malheurs que les chiffres même représentent difficilement à

(1) Il faut avoir une Mappemonde pour cet exercice.

l'imagination. Chicago, la riche métropole de l'Ouest, est presque toute entière disparue sous ses cendres. Plus de 150,000 personnes ont été jetées violemment hors de leurs foyers et la valeur des propriétés dévorées par l'incendie est évaluée à \$250,000,000. On calcule qu'au-delà de deux cents personnes ont dû perdre la vie dans les flammes ou par la chute des édifices. A cette terrible nouvelle, tous les cœurs se sont émus, toutes les charités se sont données la main, et si le malheur a été grand, la générosité n'a pas été moindre. De tous les points des États-Unis, de l'Europe et du Canada, des souscriptions se sont organisées, des secours abondants ont été transmis. Tout le monde a mis la main à l'œuvre, sans distinction de religion, de races, de partis. Accord admirable, ensemble touchant, qui vient toujours faire contre-poids au malheur et montrer que la douleur est un creuset où s'épurent les nations comme les individus et d'où sortent, avec les larmes, les grandes actions et les nobles dévouements. En présence de cette touchante sympathie, les incendies de Chicago ont pris courage et se remettent bravement à l'œuvre. Depuis, des nouvelles nous arrivent de tout l'Ouest annonçant que les forêts et les habitations du Michigan et du Wisconsin, sur une immense étendue, sont en flammes. Un grand nombre de personnes ont été brûlées à mort et les pertes de propriétés sont immenses. Une dépêche de San-Francisco dit que les montagnes sont en feu sur toute l'étendue de la Californie.

Les pertes occasionnées par ces incendies vont se faire sentir un peu partout. Le commerce des grains surtout a subi un choc assez violent si l'on considère que 6,600,000 minots de blés ont été détruits à Chicago et que nos marchés étaient en grande partie alimentés par le commerce avec l'Ouest.

Il serait peut-être à propos de rappeler ici brièvement quelques uns des grands incendies qui de temps à autre ont dévasté chaque pays et dont l'histoire a gardé les dates comme celle des époques de terreur.

La première grande conflagration de notre ère est celle de Londres en 1666, qui dura quatre jours et dévora la ville sur une espace de 436 acres. 200,000 mille habitants restèrent sans asile. En 1748, un autre incendie dans la même ville détruisit 200 maisons. Enfin dans l'été de 1861, un feu terrible qui dura près d'un mois réduisit en cendres des quais et des côtes de coton pour une valeur de 2,000,000 sterling. En 1812, un incendie qui commença le 5 mai et dura 4 jours détruisit à Hambourg, Allemagne, 61 rues, comprenant 1747 maisons.

En septembre 1776 New-York perdit par le feu 300 maisons, qui, à cette époque formaient la majeure partie de la ville. Le 16 décembre 1835, 600 grands magasins et devaient la proie des flammes, représentant une valeur de \$20,000,000. En 1839, la cité perdit encore des propriétés pour une valeur de \$10,000,000 et enfin, le 16 juillet 1845, 302 magasins et habitations de la basse cité furent consumés, représentant une perte de \$6,000,000.

C'est cette même année qu'ont eu lieu les grands incendies de Québec : 28 mai et 28 juin 1845, dévorant 2800 bâtisses formant près des deux tiers de la cité. Le 8 juillet 1852, un autre incendie détruisait toute la partie est de Montréal. Le 14 octobre 1865, les trois quarts des faubourgs St Roch et St Sauveur sont détruits dans un seul jour avec plusieurs pertes de vies. En 1870, des conflagrations terribles dans les régions du Saguenay et de l'Ontario et le feu des Tanneries, à Montréal, détruisirent une quantité énorme de propriétés pendant que le même élément destructeur ravageait le faubourg de St. Roch à Québec pour la troisième fois dans l'espace de quinze ans. Le 9 septembre 1848, 600 bâtisses aussi que plusieurs bateaux à vapeur et un grand nombre de quais sont incendiés à Albany. En mai 1849, St. Louis vit brûler 15 pâtés de maisons et 23 bateaux à vapeur, représentant une valeur de \$3,000,000. Le 9 juillet 1850, 350 maisons sont consumées à Philadelphie. Le 3 mai 1851, 2500 maisons estimées à \$3,500,000, et le 26 juin suivant, 500 autres maisons sont brûlées à San-Francisco. En 1858, le feu dévora 100 maisons à Syracuse, et enfin il y a quelques années, le 4 juillet, près de la moitié de Portland disparaissait dans un immense brasier. Nous ne parlons pas, dans cette nomenclature, des villes brûlées en temps de guerre.

Parmi ces incendies, les uns sont le résultat d'accidents, les autres, le fait d'incendiaires; mais l'étendue extraordinaire de leurs ravages est, presque dans tous les cas, due aux matériaux combustibles qu'on emploie sans trop de mesure dans la construction des édifices. Le *Herald* de Montréal contient, à ce sujet, un article plein d'excellentes recommandations dont nous détachons quelques idées, pour le profit de nos lecteurs. Quelle que soit la somme de vérité que contiennent les relations qui nous sont parvenues au sujet des *Pétroleuses*, pendant le règne de la commune, il est un fait certain et incontestable, c'est que si Paris avait été construit sur le plan de nos villes américaines, avec la quantité de feu qui y ont été allumés, elle serait aujourd'hui réduite en cendres bien plus complètement que Chicago. Mais les maisons parisiennes sont faites de telle manière que le feu peut consumer tout l'ameublement d'une chambre sans qu'il lui soit possible de pénétrer au-delà. Les murs sont en pierre ou en brique; les escaliers—qui ouvrent un chemin si facile à l'élément destructeur dans nos maisons—sont aussi construits en pierre, avec, le plus souvent, la rampe en métal. La charpente est en fer et les parquets même sont souvent en tulle ou en marbre scellés au ciment. Les planchers en bois sont tellement encastrés dans le ciment que la flamme ne peut qu'en consumer la partie en bois sans se faire jour à travers la masse. En définitive, on n'emploie la matière combustible que dans les

cas où la pierre et le métal ne peuvent absolument pas s'adapter à la construction; et, même alors, on n'expose à l'extérieur que la plus petite surface possible. Les règlements sur la construction y sont extraordinairement sévères et on veille à ce qu'ils soient suivis avec la plus scrupuleuse exactitude. Il y a loin de cet état de choses à ce que nous voyons chez nous. Montréal, Québec, Portland, San-Francisco, New-York et Chicago en sont de tristes exemples. Malgré cela, cependant, on continue à être excessivement relâché à l'endroit des constructions nouvelles qui s'élèvent sur les centres des anciennes. Le bois se fait jour partout. Il faut admettre, d'un autre côté que, dans un pays où cette matière est si peu chère, il est difficile de se résoudre du premier coup à en employer d'autres infiniment plus coûteuses. Mais on verra pourtant, à la fin, qu'il vaut mieux faire de suite une bâtisse un peu plus coûteuse que d'être obligé de la reconstruire trois ou quatre fois avec, dans la presque totalité des cas, perte de tout l'ameublement et souvent de plusieurs existences. Il y a surtout ce système de constructions en bois recouvert de briques contre lequel on ne peut s'élever trop fortement. Ces espèces de caisses combustibles entourées d'une mince couche de l'épave du feu sont peut-être plus dangereuses que les maisons faites exclusivement de bois. Dès que le feu les atteint, il devient presque impossible de leur porter secours; car, au moindre choc, au premier effort toute cette enveloppe craque, se détache et s'éroule, au grand danger de ceux que leur devoir appelle auprès. Une autre faute non moins blâmable consiste dans la coutume qu'on a de faire en bois les supports des fenêtres, des portes et même des étages tout entiers. Il est impossible de ne pas saisir, au premier coup d'œil, tout le vice et le danger de ces constructions. Nous espérons que ces réflexions seront prises en bonne part; l'expérience passée est là d'ailleurs pour en démontrer toute la force et l'à-propos.

Aujourd'hui, dans tous les cercles, on cause de la prochaine session, qui doit s'ouvrir en novembre. Chacun émet son opinion et les commentaires vont leur train. Un grand nombre de nouveaux membres et surtout de jeunes députés attirent d'avance sur eux l'attention publique. Pendant que la plupart des esprits sont occupés ailleurs, il vient de se passer, presque inaperçu, un fait qui a pourtant son importance et qui est plein de résultats pour l'avenir de notre pays: c'est l'inauguration, à Bangor, Maine, du chemin de fer *European and North American*. Cette nouvelle voie ferrée relie les Provinces maritimes aux réseaux de chemins de fer des Etats-Unis et du Canada. La ligne s'étend de Bangor à Vanceborough, distance de 114 milles. En cet endroit, elle traverse la rivière Ste. Croix qui forme la frontière entre le Maine et le Nouveau-Brunswick et se rend à St. Jean, N. B., en faisant un parcours de 91 milles. De là, elle s'étend à 97 milles, à un endroit appelé la Jonction du Pain Sec; elle se relie ensuite avec l'intercolonial et se prolonge jusqu'à Truro, à une distance de 116 milles pour de là se rendre à Halifax qui se trouve à 61 milles du dernier point mentionné. Le parcours entier, de Bangor à Halifax, est de 478 milles. La section entre St. Jean et la Jonction du Pain Sec a été construite par le Nouveau-Brunswick; celle de Truro à Halifax, par la Nouvelle-Ecosse. La voie n'est pas encore complètement terminée, mais il ne reste que 75 milles à parachèver. Cette ligne atteindra considérablement le trajet entre Londres et New-York et ne peut manquer d'accroître beaucoup le commerce des Provinces maritimes et, par suite, de tout le Canada. Le Président Grant, et le baron Lisgar ainsi que plusieurs autres personnages distingués étaient présents au banquet d'inauguration.

Les sentiers viennent de nous donner une nouvelle alerte et le général O'Neil a ajouté un nouvel exploit à sa carrière militaire déjà si riche de cette gloire que lui seul affectionne. L'invasion cette fois s'est dirigée sur le Nord-Ouest, où le général avec ses aides-de-camp, O'Donoghue et Donnelly, à la tête d'une petite armée, s'est emparé sans coup férir du poste de Douane de Pembina. Il se préparait à faire main basse sur toutes les provisions, hardes et munitions contenues dans ce poste, lorsque par malheur, survint le colonel Wheaton, de l'armée des Etats-Unis, à la tête de quelques compagnies de soldats, ce qui changea la face des choses. O'Neil et ses deux compagnons, qui ont décidément des dispositions extraordinaires pour la capitulation, ont mis bas les armes et se sont enfuis à toutes jambes. Le colonel Wheaton n'a pas eu de difficulté à les rattraper et à les ramener de l'autre côté de la frontière. O'Neil est indigné. On le serait à moins.

Puisque nous sommes si près des frontières, nous pouvons sans indiscretion jeter un coup d'œil chez nos voisins. On a réorganisé les départements de trésorerie de manière à les mettre à l'abri pour l'avenir, des employés trop entreprenants.

Les choses s'y passent assez tranquillement d'ailleurs, si l'on en excepte les Ku-Klux de la Caroline du Sud qui sont très-rennais et refusent de mettre bas les armes. Le Sud tout entier commence aussi à se réveiller un peu; à l'occasion des prochaines élections, et l'Internationale profite de cette excellente occasion pour s'agiter et faire de la propagande.

En Angleterre, la situation paraît être un peu plus tendue. Le principe républicain s'y fait jour de toutes parts et on parle d'y proclamer la république à la mort de la Reine. Il peut y avoir beaucoup d'exagération chez ceux qui parlent de ces tendances, cependant on ne peut pas se dissimuler que depuis quelque temps, surtout depuis les malheurs de la France, la royauté a perdu beaucoup de son prestige en Angleterre et les masses, soudoyées par les agents de l'Internationale, commencent à lever la tête et porter leurs regards un peu plus haut que ne l'exigerait la sécurité du gouvernement actuel. L'abolition de l'achat des brevets

dans l'armée—un fait isolé et sans signification apparente—est pourtant indicative d'un changement extraordinaire dans les idées, et de la nécessité, de la part des autorités d'entrer dans la voie des concessions. Mr. Gladstone, dont la politique a été tant admirée par les uns, tant critiquée par les autres et qui, après tout, n'a fait que se ressentir comme tout le monde des modifications extraordinaires survenues dans l'opinion, M. Gladstone baisse considérablement et les plus pressés commencent déjà à saluer son successeur d'Israël dont la faveur semble s'accroître de jour en jour.

La conduite du premier ministre actuel vis-à-vis de l'Irlande, pendant les derniers troubles, a peut-être été pour beaucoup dans ce revirement de l'opinion contre lui. La santé de la Reine continue à se maintenir dans un état alarmant et on parle même déjà d'engager Sa Majesté à se dessaisir d'une partie de ses pouvoirs en faveur du Prince de Galles qui s'illustrerait ainsi et par degrés aux devoirs de la royauté. L'Internationale comme d'ailleurs en France, en Prusse, aux Etats-Unis, et de fait, partout, est ici activement à l'œuvre et poursuit son travail de destruction. Partout les grèves d'ouvriers se forment, suscitées par elle, et paralysent le commerce et l'industrie. On appelle cela la guerre patriotique du travail libre contre le capital tyran. La liberté y perd beaucoup plus que la tyrannie.

En France, la tranquillité semble revenir et la République s'affermir. Les élections qui viennent d'avoir lieu ont donné un résultat en faveur de Thiers et de l'administration actuelle. On continue à faire le procès des communaux. Muret et Maret, deux des collègues de Rochefort, ont été condamnés. Rochefort lui-même a reçu sa sentence qui le déporte à vie dans une colonie pénale. Le prince Napoléon vient de faire paraître une brochure tendant à expliquer sa conduite pendant la dernière guerre; elle n'a malheureusement pas eu beaucoup de succès. On parle d'un complot pour le rétablissement de Napoléon III, à la tête duquel serait M. Piétri, ancien préfet de police. Un autre complot aurait été déjoué tendant à placer le prince Napoléon sur le trône de Belgique; enfin des démonstrations auraient eu lieu en Corse en faveur de l'Empereur. Cette dernière nouvelle a plus de consistance que les autres et M. Thiers a dû envoyer un Commissaire en Corse, pour s'enquérir des faits. Nonobstant ces petites agitations, la ratification finale par la France, du traité avec l'Allemagne a été envoyée à Berlin. Suivant ce traité les six départements qu'occupent les Allemands, doivent être évacués entièrement d'ici au 26 décembre prochain. Jusqu'au parfait paiement de l'indemnité, ils seront considérés comme territoire neutre. Si la France ne remplit pas ses obligations, les Allemands auront le droit d'y rentrer. Il n'y a pas lieu de craindre cependant, sous ce rapport; car la France, quoique cruellement éprouvée, possède encore un excellent crédit et l'emprunt de la ville de Paris qui se négocie actuellement montre jusqu'à quel point on a confiance dans la valeur de sa seule capitale. Les obligations se souscrivent promptement. Une banque d'Italie en a souscrit, à elle seule, 1,160,000. Ainsi, la position de la France, après tout, pourrait bien finir par s'améliorer tout-à-fait, pendant que celle des vainqueurs n'est peut-être pas aussi brillante qu'on cherche à le faire croire. Jusqu'ici, il a été difficile de connaître exactement les pertes de la Prusse, pendant la campagne. Des documents nouveaux et presque officiels permettent aujourd'hui d'obtenir des renseignements un peu plus exacts. Suivant ces documents, les pertes de Fennemi seraient comme suit: 30,000 Bavarois, entrés dans l'Orléanais, il en reste 5,000; le corps saxon a perdu un sixième de son effectif. A côté de ces pertes, il y a les blessés et les malades qui forment ensemble 663,041 hommes hors de combat. Sur ce nombre combien ont succombé? Il est impossible de le déterminer, mais le froid, les fatigues, les marches forcées, ont dû rendre la proportion des morts très élevée; ces chiffres, d'ailleurs, sont sans doute un minimum.

Passons maintenant à notre bulletin nécrologique, qui cette fois se bornera à notre pays.

L'Honorable Thomas Cushing Aylwin, ci-devant juge de la Cour du Banc de la Reine, est mort à Montréal, le 14 du courant. Il était né à Québec le 5 janvier 1806. Reçu avocat en 1823, il acquit bientôt dans le barreau du Bas-Canada une réputation de praticien habile et de criminaliste distingué.

Il entra dans la politique en 1841 et fut deux fois solliciteur-général pour le Bas-Canada. En 1848, il fut nommé juge de la Cour du Banc de la Reine pour le Bas-Canada. Jusqu'en 1868, il remplit les devoirs importants qui lui étaient dévolus. A cette époque plusieurs attaques de paralysie affectèrent sa mémoire et sa parole. Il demanda sa mise à la retraite et l'obtint.

Sa passion pour l'étude et les facultés dont il était doué en avaient fait un juriconsulte distingué. Ses décisions en cour d'appel étaient toujours marquées au coin du raisonnement et de la logique la plus vigoureuse. Il a longtemps présidé à la Cour Criminelle, et l'on se rappelle encore ses magnifiques adresses au jury dans des causes restées célèbres.

Comme orateur parlementaire, M. Aylwin possédait un talent hors ligne pour le sarcasme et l'invective. Ses brillantes répliques, ses improvisations vigoureuses, ses saillies spirituelles étaient imitables, et lo rendaient le plus populaire des orateurs de son parti.

Le Séminaire de St. Hyacinthe vient de subir encore une perte bien douloureuse. Vendredi, le 13 de ce mois, la mort a enlevé M. Edouard

Lecomte, Procureur de cette institution. Les qualités qui le distinguaient et qui déjà l'avaient rendu si utile pouvaient faire espérer de lui les services les plus signalés pour la religion.

M. Lecomte était né à St. Sébastien, le 16 novembre 1841.

On annonce aussi d'Halifax la mort de l'Hon. M. McNab, conseiller législatif de la Nouvelle-Ecosse.

Les journaux du Haut-Canada, de leur côté, nous apprennent la mort de Mme Donnelly, bien connue et alliée à plusieurs familles honorables de Québec. Mme Donnelly est morte à Sarua, dans un âge très avancé. Elle était fille du Dr. Caldwell, d'Halifax, et avait épousé le Dr. Donnelly, chirurgien de la marine anglaise. Le Docteur mourut à London, H. C., en 1832, victime du choléra. Mme Donnelly s'établit alors sur la rivière Ste. Claire, où elle demeura jusqu'à l'époque de sa mort, entourée de l'estime et de l'affection de tout le monde.

Nous n'avons eu que le temps, dans notre dernière revue, d'annoncer la mort de l'Hon. L. J. Papineau sans pouvoir donner sur lui aucun détail biographique; nous nous hâtons aujourd'hui de remplir ce devoir.

Louis-Joseph Papineau est né à Montréal le 7 octobre 1786. Il entra de bonne heure au Séminaire de Québec où il fut le compagnon de classe de feu l'Archevêque Turgeon, de M. de Gaspé et du docteur Painchaud qui l'ont tous trois précédé dans la tombe.

Admis au barreau, après sa sortie du Collège, il embrassa la carrière politique avec ferveur et s'y distingua jus qu'en 1849. Il n'appartient pas à notre position de le juger sous ce point de vue; il a d'autres côtés d'ailleurs qui prêtent à l'admiration et son immense talent oratoire suffit à lui seul pour le ranger parmi cette classe d'hommes dont les noms passent à la postérité. Le nom de Papineau est depuis longtemps et sera longtemps encore, dans ce pays, le symbole du patriotisme et de l'éloquence. Il est difficile en effet de porter plus loin que ne l'a fait Papineau le talent de la parole. Ceux de son temps se rappellent encore les discours véhéments qu'il prononça à l'appui des 92 résolutions et les terribles mercuriales qu'il lançait de temps à autre en chambre, à l'adresse de l'Angleterre et de ses gouverneurs. Sa parole était de celles qui ne craignent rien et qui frappent le mal en face sans se soucier des éclaboussures qui peuvent en résulter. Mais c'est surtout en présence du peuple que se révélait son talent extraordinaire et sa mâle éloquence de tribun. Il avait le don d'émeuver et d'entraîner les masses qui accouraient de toutes parts pour l'entendre quelquefois de plusieurs paroisses voisines. Souvent, après une de ses longues harangues où ses auditeurs, suspendus à ses lèvres avaient aspiré avec frénésie ses paroles brûlantes, la foule le saisissait sur ses épaules en triomphe et l'acclamait comme le sauveur de la patrie. Dans ces circonstances, il était comparable au Grand O'Connell, faisant passer devant l'Irlande affolée toute la longue chaîne de ses malheurs et tonnant de cette grande voix que personne ne pouvait faire taire, contre les cruautés et la tyrannie du gouvernement anglais. Les sons de cette parole véhément et inspirée ont également retenti aux Etats-Unis et en Angleterre, et Papineau pouvait se vanter d'être connu là aussi bien que dans son pays.

Réélu en 1848, après son retour d'Europe. M. Papineau rentra en 1854 dans la vie privée pour n'en sortir que bien rarement. Il a partagé presque constamment son existence entre Montréal et son manoir splendide de Montebello, où il possédait une bibliothèque considérable. Malgré son âge, même dans les derniers temps, il étudiait et lisait beaucoup. L'été, sa villa se peuplait comme par enchantement. Toute sa famille et un grand nombre d'étrangers accouraient jouir de sa franche et cordiale hospitalité. Plus d'une célébrité étrangère est allée jusque là saluer le grand homme dans son manoir patriarcal. Dans ses relations sociales, il apportait un charme, une politesse, en un mot un bon ton que l'on rencontre peu souvent de nos jours.

Au physique M. Papineau était un homme de haute taille, aux traits fort accentués mais beaux et sympathiques. Il y avait dans toute sa personne, dans sa démarche, quelque chose de grand qui imposait et subjuguait à première vue. Jusqu'à sa mort, il a conservé l'exercice de toutes ses facultés mentales. Son physique même était encore vigoureux si l'on en excepte l'ouïe qui, depuis quelques années, s'était considérablement affaiblie. Tout le pays se rappellera longtemps le grand tribun, et son nom sera encore cité dans bien des années comme le symbole de l'éloquence populaire.

Pourquoi faut-il qu'un regret plus amer que tous les autres s'ajoute encore à ceux que l'on éprouve en parlant de la fin de cette grande carrière? L'absence de toute cérémonie religieuse aux funérailles de l'illustre défunt n'indique que trop quelle a été en apparence au moins la mort de M. Papineau. Espérons cependant que dans cet instant suprême où se décident les destinées éternelles, il a pu se repentir et trouver grâce devant l'infinie miséricorde!

En terminant nous avons à mentionner le décès d'un écrivain anglais dont nous avons eu occasion de parler dans une de nos dernières livraisons, M. Marshall, connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme de *Heraclitus Gray*; plusieurs articles tant en vers qu'en prose publiés sous cette signature dans le *Frazier's Magazine* et dans d'autres revues ont attiré l'attention. Nous avons mentionné dans notre bulletin bibliographique du mois d'août le remarquable ouvrage que M. Marshall a publié à Londres dans le mois de mai dernier, *The Canadian Dominion*, et nous en

avons même donné un extrait; nous étions alors sous l'impression que M. Marshall était de retour en Europe et nous admirions l'étonnante promptitude de son voyage. Mais il y a maintenant dans ce que nous venons d'apprendre quelque chose qui est presque aussi étonnant; c'est que le récit du voyage de M. Marshall en Amérique s'est imprimé à Londres, tandis qu'il parcourait les îles du Pacifique et une partie de l'Asie; d'après les journaux qui nous ont appris sa mort, M. Marshall aurait succombé le 28 juillet dans la traversée de Bombay à Aden. Il était ici au mois d'août 1870 et depuis ce temps, il avait parcouru le territoire du Nord Ouest, la Colombie Britannique et les autres pays que nous avons mentionnés, fait imprimer un livre, et il arrivait probablement au terme de son voyage avec un autre volume en portefeuille lorsqu'il a été si prématurément enlevé à ses travaux et à un avenir distingué. M. Marshall était âgé d'environ trente cinq ans; tous ceux qui l'ont connu dans son court passage en Canada ont gardé le meilleur souvenir de ses manières affables, de sa conversation aimable, de ses connaissances variées et de cet esprit hardi d'aventure qui poussait à travers le monde un homme aux dehors si paisibles et si modestes.

M. Montpetit a publié dans les dernières livraisons de l'*Opinion Publique* un compte-rendu plus étendu que le nôtre du *Dominion of Canada*. Nous y renvoyons nos lecteurs.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Nous apprenons avec un vif plaisir que les MM. de St. Sulpice ont l'intention d'ouvrir, à Montréal, une bibliothèque où la jeunesse pourra consulter tous les jours et gratuitement les ouvrages d'arts et de sciences qu'il est aujourd'hui si difficile de se procurer. Les étudiants en médecine et en droit, surtout, qui jusqu'ici ont été considérablement gênés dans leur progrès, par le défaut d'auteurs à leur disposition, devront, avec toute la population instruite du pays, savoir gré à ces Messieurs, d'une libéralité qui ressemble plutôt à de la munificence et dont leurs immenses ressources seules pouvaient leur permettre d'user vis-à-vis du public reconnaissant.

— Les écoles de perfectionnement pour l'instruction du peuple, en Allemagne. — En annonçant le 1^{er} numéro d'un journal qui sera l'organe de ce qu'on appelle en Allemagne les *Fortbildungsschulen*, mot qu'il est assez difficile de rendre en français, d'autant plus que nous n'avons pas en France d'écoles de ce genre, un journal hebdomadaire de Berlin, le *Magazin des Ausländer*, accompagne cet avis de considérations qu'il nous paraît utile de reproduire. Il faut savoir préalablement que le but de la feuille en question est de chercher les moyens pratiques, afin de procurer au peuple, une fois sorti des écoles primaires, les facilités de s'entretenir dans l'instruction qu'il a déjà reçue, et de rester en communication avec la vie intellectuelle et le progrès social de la nation.

Il est certain que le niveau de l'instruction populaire en Allemagne est supérieur à celui de la France, mais l'instruction est-elle effectivement répandue chez nous d'une manière assez générale pour que nous puissions être préservés du fanatisme des socialistes et des communistes, et de l'invasion d'une barbarie populaire pareille à celle qui s'est fait jour à Paris sous le règne de la commune? c'est ce qu'on peut révoquer en doute, surtout dans les grandes villes, dans les centres populeux de fabriques et de manufactures. Puisque des centres de ce genre, en Saxe, par exemple, ne craignent pas de choisir pour leurs représentants au parlement allemand des hommes qui sont les admirateurs de la commune de Paris, on a bien le droit de secouer la tête en signe de doute, et de se demander si l'instruction populaire en Allemagne est aussi répandue qu'on le prétend. D'autres faits qui se sont passés à Berlin sont venus également fournir de tristes preuves du défaut d'instruction d'une partie de la population ouvrière.

N'allons donc pas trop loin dans notre propre admiration, et ne nous vantons pas trop de notre état social comparé à celui de l'étranger. Mais profitons de toutes les occasions qui se présentent pour répandre la lumière et l'instruction parmi nos concitoyens de la classe populaire, et soutenons de toutes nos forces les sociétés qui se forment en Allemagne pour atteindre à ce noble but.

C'est pour remédier au mal signalé dans l'article précédent, que les sociétés pour la diffusion de l'instruction populaire ont créé le journal dont nous parlons, afin de chercher en commun le meilleur parti à tirer d'un système d'écoles établies depuis longtemps en Allemagne, et dont nous n'avons pas l'équivalent en France, les *Fortbildungsschulen*, ou écoles de perfectionnement, de persévérance.

Les écoles en question ont été créées pour fournir aux élèves sortis des écoles élémentaires les moyens de continuer les études commencées, ou

du moins de s'entretenir dans les connaissances acquises, de ne pas les oublier, au besoin de les augmenter et de les étendre. Il est certain qu'un cours d'études terminé à quatorze ou quinze ans n'est pas suffisant, et ne se grave pas assez profondément dans la mémoire. D'un autre côté, l'on ne peut garder plus longtemps les enfants qui doivent entrer en apprentissage, et se préparer à exercer un métier. Les retenir encore un an ou deux nuirait à leur carrière; de là, est née l'idée de prolonger l'instruction de l'école pendant le temps de l'apprentissage. Telle est l'origine des écoles pour la *Fortbildung*, ou continuation de l'éducation première. Les plus anciennes sont les *Ecoles du dimanche* (*Sonntagschulen*), imitées en Angleterre, où elles sont si connues et si utiles, sous le nom de *Sunday-schools*; en Allemagne, elles datent d'assez loin; les premières furent établies par le Wurtemberg en 1735, par le pays de Bade en 1756, par la Prusse en 1763 celles de Bavière n'existent que depuis le commencement du siècle, depuis 1803.

Elles étaient communes aux deux sexes, mais les progrès croissants de l'industrie firent sentir qu'il fallait aux hommes une éducation plus large, plus solide. On songea donc à utiliser ce genre d'écoles en vue de l'atelier. De là une nouvelle catégorie, les écoles industrielles de perfectionnement (*Gewerbe-Fortbildungsschulen*). En fait d'écoles de perfectionnement, il n'en existait guère plus aujourd'hui que de cette seconde classe. Au commencement, la base de toute l'instruction, dans ces écoles, était le dessin; mais peu à peu le cercle s'élargit, et la Prusse, notamment, posséda aujourd'hui des écoles de perfectionnement très-développées.

Beaucoup de ces établissements, en Prusse, n'ouvrent que le dimanche et remplacent les anciennes écoles établies pour ce jour-là. On se borne à enseigner le calcul, l'écriture et le dessin; dans d'autres le programme comprend une ou plusieurs des matières suivantes: géométrie, physique, histoire naturelle, — géographie, histoire, — rédaction commerciale, technologie, — législation, tenue des livres, construction. Plusieurs ne donnent pas l'enseignement de dessin, tandis que dans d'autres les élèves n'apprennent pas autre chose. Les plus importantes se trouvent dans les villes qui possèdent des *écoles industrielles provinciales*. En effet, à chacune de ces dernières est annexée en Prusse une école de perfectionnement, où les cours sont faits par des professeurs du grand établissement provincial, le soir, une ou deux fois par semaine. Ces cours durent deux heures chaque.

Berlin n'a pas, ou du moins n'avait pas, il y a quelques années, de cours du soir pour les écoles de cette nature; mais, en revanche, la ville possédait des écoles de perfectionnement, ouvertes le dimanche, les plus complètes et les mieux organisées de toutes celles qui existaient dans le pays. Après Berlin, la ville de Breslau vient en seconde ligne. L'enseignement s'y donne de huit heures à une heure; les deux dernières heures sont toujours réservées au dessin. Dans les cours inférieurs, les trois heures précédentes sont consacrées à l'écriture, au calcul et à la langue allemande; dans les cours d'un degré plus élevé, l'écriture est remplacé par la géométrie, plus tard par la stéréométrie; enfin, les cours supérieurs, confiés à des professeurs distingués de Berlin, embrassent le français, l'anglais, les matières commerciales, la géographie, l'histoire, la littérature allemande, la physique, la chimie, la technologie, la mécanique, etc. La rétribution annuelle est de 1 thaler par an (3 fr. 75); les apprentis en sont exempts, mais on ne les admet que s'ils montrent déjà les connaissances qu'on acquiert dans une bonne école primaire. Les bibliothèques populaires, entretenues par la ville, sont d'utiles auxiliaires pour les écoles de perfectionnement: plusieurs de ces collections sont même renfermées dans le local des écoles et mises à la disposition des élèves gratuitement, bien entendu.

Les ouvrages allemands auxquels nous empruntons ces détails trouvent que ce qui se rapproche le plus en France des écoles allemandes de perfectionnement, ce sont les cours de l'école spéciale de dessin, fondée en 1766 et ceux du Conservatoire des arts et métiers dont ils font l'éloge et dont ils signalent l'influence sur le goût et sur l'industrie.

—M. Norbert Thibault, professeur à l'École Normale Laval depuis 11 ans, a donné sa démission. M. Thibault a enseigné avec succès dans cette institution, les sciences et la littérature et nos bons souhaits l'accompagneront dans sa nouvelle carrière.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Botanique; L'âme des plantes.*—Pourquoi certaines plantes, au déclin du jour, rapprochent-elles les folioles de leurs feuilles et ferment-elles leurs fleurs? On sait que ce phénomène, appelé improprement par Linné le *sommeil des plantes*, n'est nullement un état de repos. Pourquoi le *Sainfoin oscillant* (*Hedysarum gyrans*) balance-t-il continuellement ses folioles latérales? Pourquoi surtout ce sommeil brusquement provoqué par un choc quelconque dans les feuilles de la *Sensitive*, dans les étamines du *Sparmannia africana*, etc.? Nous l'ignorons; toujours est-il que ces mouvements sont périodiques, et que cette irritabilité est mise en jeu nécessairement par des causes extérieures. Le mouvement de la foliole terminale de la *Dionnée* attrape-mouche est celui d'une souris dont le mécanisme nous est inconnu. Quant au *Colocasia osculenta* que M. Lecoq a vu s'agiter dans sa serre, et dont il croit pouvoir attribuer le tremblement à l'occlusion des pores qui terminent les feuilles et qui ordinairement

donnent issue à la sève surabondante, ici encore nous ne voyons pas plus de mouvement volontaire que dans la bouilloire qui danse sur le feu lorsque l'eau qu'elle contient est en ébullition.—Si la plante languit et meurt c'est parce que ses organes fonctionnent mal ou que la nourriture lui manque, elle ne souffre pas plus que la lampe quand l'huile fait défaut ou n'arrive que difficilement dans la mèche. Il est faux de dire que la plante choisit le sol où elle veut croître et les aliments dont elle doit se nourrir; elle s'approprie ce qui l'entoure, et si elle ne trouve pas ce qui lui convient, elle meurt; les voyages qu'on a la fantaisie de lui faire exécuter ne sont que l'élongation ordinaire de ses tiges et de ses racines.

Sans doute, il est difficile parfois de dire si tel être qu'on a sous les yeux est un animal ou une plante, parce que les moyens d'observation nous manquent.

Le corail fut longtemps regardé comme une pierre; plus tard Marsig, en ayant observé les polypes étalés y crut voir des fleurs épanouies et fit part de sa découverte aux diverses académies de l'Europe; aujourd'hui tout le monde sait que le corail appartient au règne animal.—Si d'autres productions semblent faire partie successivement des deux règnes, c'est encore à l'insuffisance de nos investigations qu'il faut s'en prendre.—Supposé même qu'il existât des êtres intermédiaires, la distinction des deux règnes n'en persisterait pas moins.

On ne confond que trop souvent les actions purement *physiques* et *chimiques* avec l'action *physiologique*. Cette dernière ne se produit que sous l'influence de la *vie* ou de *l'âme* de la plante. C'est elle qui détermine la forme et la direction des organes, la variété de leurs fonctions et la nature de leurs produits, et qui, par conséquent maintient la fixité de l'espèce. Dans les actes physiologiques, la science n'a qu'à constater des faits, elle n'a aucune cause particulière à découvrir, tout y est mystère: les choses sont telles parce que le Créateur l'a voulu ainsi. Dieu a créé la force vitale, et cette cause seconde exécute sa volonté. Ne vouloir pas remonter à cette source unique, c'est avoir la vue courte, les idées étroites; les savants habitués à tout voir à travers le microscope sont sujets à cette myopie intellectuelle.

On peut se demander ici s'il faut envisager la plante comme un individu distinct, ou bien la considérer comme un être collectif, comme une réunion d'individus.—Lorsqu'on détache une branche d'un saule, et qu'on la plante, la partie enterrée émet des racines adventives, et un nouvel arbre ayant sa vie propre est constitué. Que s'est-il passé dans ce nouveau végétal? Ce saule renfermait-il plusieurs principes de vie ou *âme*? ou bien encore, la vie végétale serait-elle divisible avec la matière?—La nature de l'âme végétale nous étant absolument inconnue, nous sommes réduits à des conjectures.

D'abord, l'unité qui règne dans le végétal dont nous voyons toutes les parties tendre vers un même but, savoir: la nutrition, le développement, la reproduction, le cachet spécifique qui se maintient au milieu de toutes ces évolutions successives, semblent accuser un principe de vie unique. S'il fallait admettre plusieurs âmes dans une même plante, où s'arrêterait-on? Certaines plantes se multiplient, non-seulement par leurs branches et leurs racines, mais aussi par leurs feuilles (*Begonia*, *Cardamine pratensis*, beaucoup de Fougères, etc.); il est même probable que chaque cellule du végétal peut, dans les circonstances favorables, devenir un centre vital (biogène de M. Fermond) et donner un individu distinct. A quoi bon tous ces principes vitaux différents dans la même plante, condamnés à rester dans l'inaction ou à se combattre mutuellement? Une nouvelle âme a-t-elle été créée pour la branche détachée? Mais il faudrait pour cela que la vie qui animait la branche, lorsqu'elle faisait partie de l'arbre, se fut retirée pour céder la place à une vie nouvelle. Or, si la branche est apte à recevoir un nouveau principe de vie, elle doit être apte également à conserver celui qu'elle possède déjà; si la vie se retire d'un corps, ce corps est mort, et il ne paraît pas du tout raisonnable d'admettre que la branche en question ait cessé de vivre même un seul instant. Resterait à conjecturer que la vie de la plante pourrait bien être divisible avec la matière à laquelle elle est unie (1); il pourrait en être de même chez certains animaux inférieurs (hydres, etc.). Tout nous porte à croire que chaque arbre est un véritable arbre généalogique dont toutes les branches sont autant d'individus distincts, régis par un principe vital commun: et ici nous entendons par individus, des êtres constitués de manière à pouvoir parcourir toutes les phases de leur évolution ordinaire, lorsque les circonstances le permettront. Nous ne voyons d'exception que pour la greffe et pour la plante parasite, qui, en s'introduisant dans la communauté, apportent avec eux leur vie propre qu'ils conservent. Faudrait-il admettre également que la graine reçoit sa vie de la plante mère de la même manière que la branche. Nous ne le croyons pas. Ici un nou-

(1) Si l'on détache un rameau d'un arbre pour le mettre en terre et lui faire prendre racine (ce qui s'appelle faire une *bouture*), ce rameau pourra acquérir de grandes dimensions et simuler un arbre véritable; mais, en réalité, il ne sera jamais qu'une grande branche, c'est-à-dire la continuation de l'arbre dont il provient. Et en effet, si, au lieu d'un rameau vertical, on emploie en bouturage, les pousses latérales recourbées de certains Conifères (*Abies*, *Araucaria*, etc.), la forme de ces rameaux persistera indéfiniment: les arbres qui en proviendront ne seront jamais droits et ne formeront point de tête.

veau principe de vie paraît constitué à la suite de l'acte mystérieux de la fécondation, et nous pourrions invoquer à l'appui de cette manière de voir les variétés et les hybrides.

— Une découverte mécanique très remarquable vient d'être faite par M. Telghman, de Philadelphie. Il a été amené à reconnaître qu'un jet violent d'air, de vapeur ou d'eau mélangée avec une poussière dure, du sable, par exemple, peut creuser un trou ou user la surface des corps les plus durs avec une rapidité incroyable. Avec du sable et un jet de vapeur ayant une force compressive de 136 kilogrammes environ (300 lbs) par pouce carré, il a fait un trou dans un bloc de corindon—une matière aussi dure que le diamant—d'un pouce et demi de profondeur, en moins de 25 minutes. Par un semblable procédé, en se servant de sable et d'air, il a obtenu sur du verre plat les dessins les plus variés, après avoir soigneusement couvert les parties qui devaient demeurer intactes. Enfin, les usages de cette découverte semblent illimités, et produiront nécessairement une révolution dans le monde mécanique.

BULLETIN DE COMMERCE.

— Le dernier rapport publié par le *Board of Trade* constate une reprise très-sensible des affaires en Angleterre. Voici les chiffres principaux qui résultent de ce document.

L'Angleterre a exporté dans le courant du mois de mai dernier des produits pour une valeur totale de 19,100,000 sterling. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint depuis longtemps, et il n'est pas certain qu'il ait même jamais été dépassé. L'exportation pendant le mois d'avril précédent avait été au-dessous de 16,350,000 livres; de sorte que l'augmentation en mai a été de deux millions un quart. La comparaison avec le mois correspondant de l'année précédente est presque aussi favorable.

L'examen en détail montre que cette augmentation sur le mois d'avril et sur le mois de mai 1870 porte tout à la fois sur les quantités et sur la valeur des objets exportés. Il a été exporté plus de coton fabriqué, plus de lainage, plus de soieries, plus de charbon, plus de fer, plus de coutellerie, plus de poterie.

D'une autre part, le chapitre des importations donne pour le mois de mai une diminution notable sur le mois d'avril. En mai, les articles importés ont été évalués à 24,418,000 livres, tandis qu'en avril ils s'élevaient au chiffre de 29,585,000 livres.

On cherche à expliquer que cette diminution des importations pourrait provenir des variations survenues dans les lieux de production. Si, par exemple, l'Angleterre a importé en avril du coton brut pour une valeur de 6,570,000 livres sterling et en mai seulement pour une valeur de 4,772,000 livres, la raison est que le stock du coton de l'année dernière en Amérique et ailleurs s'était épuisé graduellement. Pour le thé, la diminution devait naturellement se produire en cette saison. Le seul article pour lequel il semble difficile de trouver une explication, ce sont les laines d'Australie. L'Angleterre a reçu de ces laines en avril pour plus de 2,386,000 livres, et en mai, pour moins de 1,145,000 livres. Cette diminution est insolite et peut provenir de ce que la tonte des laines n'a eu lieu plus tôt que de coutume et de ce que, par suite, les produits n'ont été portés en Angleterre dans les mois précédents. Mais cela est hypothétique.

Voici le résumé des entrées et des sorties des métaux précieux : L'Angleterre a reçu, dans le cours du mois de mai, principalement des Etats-Unis, du Mexique et de l'Australie, 4,795,000 livres; elle a exporté 3,339,000 livres, tandis qu'en avril elle avait reçu 2,646,000 livres et exporté 1,623,000 livres. Pendant ce mois, sur le montant de cette exportation, 822,000 livres ont passé en France. La totalité des métaux précieux exportés de France en Angleterre, pendant les quatre premiers mois de l'année, n'a été que de 180,000 livres.

La quantité de spiritueux fabriqués en Angleterre et consommés dans le Royaume-Uni, suit une progression parallèle au développement du commerce. La quantité de spiritueux est moindre, proportionnellement, en Angleterre qu'en Ecosse et en Irlande, mais elle y a augmenté rapidement, et si rien ne l'arrête, l'Angleterre aura bientôt dépassé ces deux contrées.

Dans le premier trimestre de cette année, le droit a été payé en Angleterre sur 3,242,000 gallons destinés à la consommation intérieure, ce qui donne une augmentation de 8 0/0 sur la quantité ayant acquitté le droit l'année précédente, pendant le trimestre correspondant. En Ecosse la consommation a été de 1,178,000 gallons, ce qui donne une augmentation de 5 0/0, et en Irlande, de 1,348,700 gallons, ce qui donne une augmentation de 3 1/4 0/0.

Ces chiffres semblent démontrer que le résultat final de la prospérité acquise est de conduire, en Angleterre, à l'accroissement d'une consommation funeste à la population, et d'une dépense déjà énorme dont elle fait les frais. La prospérité du commerce et des manufactures implique l'élévation du chiffre des salaires, mais il n'y a aucune raison logique pour que cet accroissement de salaires doive se convertir en une production de plus en plus large de boissons alcooliques.

— *Commerce Maritime des Etats-Unis.*—On ne peut se faire une idée du développement de ce commerce que par l'observation des statistiques suivantes que nous tirons du *New York Commercial Advertiser* :

En 1861, huit lignes comprenant 42 steamers suffisaient à tous les besoins du commerce et des voyages; mais en l'année 1871, pas moins de treize lignes différentes, comprenant 121 steamers, sont nécessaires à l'expansion du commerce extérieur, à l'accroissement des passagers. On regarde même comme insuffisante cette grande quantité de steamers, et c'est pour cela qu'il y en a sur chantier 19 autres prêts à prendre la mer d'ici à quelques mois.

Durant la présente année, quatre nouvelles lignes ont été mises en opération; ce sont : la "White Star," entre New-York et Liverpool; le "Baltic Lloyd," entre New-York et Stettin; la "Norwegian," entre New-York et le port de Bergen, en Norvège; et la "Norwegian Western," entre New-York et Bristol, Angleterre. Néanmoins, les compagnies auxquelles appartiennent ces quatre dernières lignes ont été obligées, par les exigences de leur commerce, de faire construire dix autres steamers de première classe.

Le capital placé dans les lignes transatlantiques qui font le trajet entre New-York et les ports étrangers dépasse \$28,000,000, en évaluant la capacité de chaque steamer à 2,500 tonneaux, et le coût à \$150 par tonneau.

Cet accroissement si rapide n'est pourtant pas supérieure à celui qu'a pris la ligne canadienne qui peut être regardée à juste titre comme la première ligne du monde, tant pour la capacité que pour le nombre de ses steamers.

FAITS DIVERS.

Le *Constitutionnel des Trois-Rivières* nous apprend que les salines de St. Léon, comté de Maskinongé, sont en train de subir une transformation complète. Madame Campbell a vendu cette belle propriété à une compagnie américaine qui se met tout de suite à bâtir un hôtel gigantesque et qui veut, dès l'année prochaine, en faire un centre d'attraction pour les touristes valétudinaires.

La compagnie n'en même temps acheté une autre source d'eau minérale qui se trouve du côté opposé de la rivière et qui appartenait à M. Cha. Gélinais, de Yamachiche.

— *Mlle Louise.*—Un terrible accident vient d'enlever à la vie une jeune personne accomplie pour laquelle l'avenir semblait n'avoir que des sourires. Mlle Louise, fille de M. John Lowe, notre ci-devant confrère, propriétaire de la *Gazette* de Montréal, a été accidentellement tuée hier avant-midi. Elle se rendit dans la matinée à la résidence de son père, à la Côte des Neiges. Le vent qui soufflait alors dans toute sa fureur jeta sur la maison un arbre qui enfonça le toit, blessa et écrasa la jeune fille d'une manière si grave qu'elle expira quelques heures après.

Nous comprenons l'immense douleur qui frappe cette famille et le public s'associera aux sympathies que nous exprimons.—*Ninette.*

— Les Juifs allemands qui ont suivi les armées prussiennes jusqu'aux portes de Paris, ont réalisé des fortunes considérables. Ce sont eux qui achetaient aux officiers et aux soldats toutes les pendules, meubles et objets d'art, bijoux, etc, qui ont été volés. L'un de ces honnêtes commerçants a payé 125 francs une pendule Louis XVI, volée à Saint-Cloud, qui aurait valu 10,000 francs en vente publique.

— Le maréchal de McMahon a déposé devant la commission d'enquête sur les événements de la guerre. On dit que le maréchal a déclaré assumer toute la responsabilité des résultats désastreux de la marche de Châlons à Sedan en août 1870. Il n'agissait pas par ordre de Bonaparte, qui n'a exercé aucune influence sur sa résolution.

Le plan adopté par le maréchal, par opposition à celui qui eut amené la concentration de l'armée sous les murs de Paris, ne aurait être absolument condamné, car il avait des chances égales de succès. Malheureusement on perdit deux jours, parce que les troupes étaient trop fatiguées pour hâter leur marche et parce que le maréchal ignorait les mouvements faits par les autres commandants en chef. Telle a été la cause immédiate du désastre. Cette déclaration a produit une grande sensation.

— *Mort de M. Lambrecht.*— Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. Lambrecht, ministre de l'Intérieur, député de l'Assemblée nationale pour le département du Nord. Il a succombé ce matin, 8 octobre, à une apoplexie du poulmon. Rien n'avait fait prévoir l'accident fatal qui prive la France d'un excellent citoyen, et le Président de la République d'un collaborateur loyal et dévoué. Ce n'est pas le moment d'apprécier et de louer, comme il convient de le faire, le caractère si digne et si élevé, les qualités éminentes de M. Lambrecht. Il nous sera donné de lui rendre plus tard l'hommage qui est dû à cette vie si bien remplie et d'exprimer des regrets qui seront partagés par le pays tout entier.

— A la séance de la Chambre des Communes du 23 juin, Sir G. Jenkinson appelle l'attention de la Chambre sur le projet de relier la Méditerranée avec la tête du golfe Persique, au moyen d'une ligne de voie ferrée qui serait établie le long de la vallée de l'Euphrate, et sur les grands avantages que l'établissement de ce projet offrirait comme économie de temps, de distance et de frais, dans le transport des malles, des troupes, ainsi bien que des voyageurs, etc ; entre l'Angleterre et l'Inde. L'honorable membre fait ressortir aussi l'importance qu'il y aurait pour l'Angleterre de s'assurer une route de plus conduisant à ses possessions en Orient. Parmi les avantages que signale l'honorable baronnet comme devant résulter de l'accomplissement du projet, il cite une économie de quinze jours dans le voyage à faire pour se rendre dans les régions du nord-ouest de l'Inde; et une différence en moins de 1,000 milles dans la distance à parcourir; puis la substitution d'une navigation d'eau sur le golfe Persique aux dangers et à la chaleur pestilentielle de la mer Rouge.

L'orateur demande que le projet d'ouverture d'une communication par voie ferrée entre la Méditerranée et le golfe Persique soit renvoyé à l'examen d'un comité spécial de la Chambre.

La motion est appuyée par M. T. Brassey, qui fait ressortir les avantages postaux et politiques qui ressortent de la route projetée. Tout en annonçant que le gouvernement donne son approbation à la motion, M. Grant Duff indique une partie des difficultés qu'offrirait l'établissement d'une voie ferrée par la route proposée, sous le triple rapport géographique, politique et financier. Avant de sanctionner une proposition d'enquête, la Chambre devait s'assurer d'abord si le projet est exécutable ou même désirable.

M. S. Cave voudrait que l'enquête ne fût pas restreinte à la route indiquée par la vallée de l'Euphrate, mais qu'elle eût en outre pour objet de s'assurer si tout autre tracé ne conviendrait pas mieux.

Sir C. Wingfield reconnaît tous les avantages politiques du projet, mais croit qu'au point de vue financier l'entreprise serait un insuccès, car il n'existe dans cette partie du pays ni population ni routes ouvertes pour assurer un trafic quelconque au chemin de fer projeté. Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'il existe déjà une route de transit par voie de l'Égypte et du canal de Suez.

M. Domson approuve l'enquête, bien qu'il soit d'avis que le projet est hérissé de difficultés.

M. Dodson croit qu'il serait bon de donner plus d'extension à l'enquête en comprenant dans la motion l'examen d'une route par la mer Noire.

M. Kinnaird regrette que depuis la mort de lord Palmerston, il ne se soit pas trouvé d'hommes d'État capables de s'occuper de semblables entreprises.

M. Cartwick parle en faveur du projet, tandis que M. Watkin William préconise les services rendus par la ligne de paquebots affectée au service péninsulaire et oriental.

M. Aytoun proteste à l'avance contre toute demande future de garantie du capital qui serait engagé dans l'entreprise.

La question est mise aux voix par division, et contrairement aux prévisions, la motion d'enquête est adoptée par 86 voix contre 10, avec l'amendement de M. Dodson relatif à une route par la mer Noire. (Post, 24.)

— Par un traité signé le 8 Septembre 1870, la Grande Bretagne reconnaît l'extension de souveraineté que le Roi des Pays Bas a acquis par le Traité du 1er Février, 1858 sur le Royaume de "Sink Srie Indrapoera" et ses dépendances situées dans la partie de l'île de Sumatra, la plus voisine de Singapour.

Par un autre traité en date du 27 Février dernier le Roi des Pays Bas cède à la Reine de la Grande Bretagne toutes ses possessions de la côte de Guinée; cette cession se fait sans paiement d'aucune somme que celui du prix de certains objets de matériels de guerre, qui ne pourra s'élever à plus de 24,000 livres sterling.

Pour justifier la cession des positions de la Guinée, le gouvernement néerlandais a excipé de leur peu d'importance et des charges sans compensation qu'elles imposent au Trésor. Déjà, pour éviter des difficultés de voisinage, un traité conclu le 5 mars entre la Grande Bretagne et les Pays Bas avait stipulé un échange réciproque de territoire de façon à ce que les comptoirs de chacune des deux puissances, jusque-là entremêlés fussent désormais réunis. A la suite de cet arrangement la Néerlande se trouvait maîtresse de 27,530 kilomètres carrés, habités par environ 120,000 âmes et le gouvernement Néerlandais, n'pu, avec une certaine raison, soutenir qu'une colonie d'une importance aussi médiocre ne valait pas les sacrifices en argent et en hommes qu'impose un climat tellement malsain, qu'on trouve difficilement des fonctionnaires qui veulent s'y exposer.

Au point de vue de l'humanité, il est d'ailleurs désirable qu'une seule puissance européenne soit maîtresse sur ces côtes habitées par des populations sauvages; le traité de 1867 qui a été inspiré en grande partie par le désir de mettre un terme à leurs querelles intestines n'a pas atteint son but, et plusieurs des populations cédées se sont montrées plus difficiles à gouverner qu'auparavant.

— Etats-Unis. — M. Edward Young, chef de bureau de la statistique vient de publier un rapport sur l'émigration étrangère. Ce document produit des chiffres qu'il est intéressant de connaître.

Avant 1819, l'arrivée des émigrants étrangers n'était pas encore officiellement constatée; elle ne le fut qu'à la suite du *Passenger act*, qui date du 2 mars de cette année. Depuis cette époque, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, on a pu observer la régularité toujours croissante de l'émigration, chaque année dépassant la précédente de 13 p. 100.

La proportion normale des naissances étant seulement de 3 p. 100, le vieux sang américain tend chaque jour à disparaître sous l'inondation étrangère qui, à elle seule, arrivera bientôt à donner à l'Amérique les 100 millions d'âmes que lui prédisait Franklin. On se rappelle que le philosophe américain avait annoncé que le chiffre de la population doublerait tous les vingt-cinq ans; l'expérience a prouvé que la prophétie était juste. En moins d'un siècle, le nombre des habitants a plus que doublé; de 3 millions en 1776, il est arrivé en 1820 à 38 millions et demi. Dans vingt-cinq ans, si la progression se maintient, il aura atteint 100 millions, et pourtant le pays est loin d'être peuplé.

Aujourd'hui, il ne l'est guère plus que la Russie, cinq habitants par kilomètre carré. Quand il comptera 100 millions d'âmes, il n'y aura que treize habitants par kilomètre carré, et la place ne manquera pas pour les émigrants futurs du vieux monde, dans les 7,278,000 kilomètres carrés qui forment le territoire des Etats-Unis.

D'après le recensement de 1871, la population des Etats-Unis s'élève à 38 millions et demi, sur lesquels 5 millions et demi, soit 14 p. 100, sont nés dans d'autres contrées.

De 1820 à 1870, le nombre total des émigrants étrangers a été de 7 millions et demi; ils se partagent en cinq grandes familles:

- 1° Les Anglais, Irlandais, Ecossais et Canadiens, appartenant à la même race et parlant le même langage; ils font plus de la moitié du total de l'émigration, soit 4,200,000 sur 7,800,000, c'est-à-dire 50 p. 100. Les Irlandais, à eux seuls, comptent pour moitié dans ce chiffre;
- 2° Les Allemands, Prussiens, Autrichiens, etc., qui sont au nombre de 2,400,000, pour l'autre moitié, soit 30 p. 100;
- 3° Les Scandinaves, dont l'émigration n'a guère commencé que depuis vingt-cinq ans, mais à presque doublé en dix ans. Ils ne sont encore que 180,000, soit 2 p. 100;
- 4° Les races latines, au nombre de 400,000, soit 5 p. 100, sur lesquels la France donne 250,000 émigrants;
- 5° Les Asiatiques, qui commencent seulement à arriver, mais sur lesquels on fonde de grandes espérances pour relever les Etats du Sud et abaisser un peu le prix de la main d'œuvre. Ils ne sont guère plus nombreux que les Scandinaves et ne se font pas naturaliser.

Enfin 500,000 émigrants sont indiqués comme provenant de diverses contrées non spécifiées.

On sait que la constitution américaine ne permet pas aux citoyens qui ne sont pas nés sur le sol américain d'arriver à la présidence; mais le Sénat et la Chambre des représentants leur sont ouverts, aussi bien que les législatures des Etats. A l'heure actuelle, le Sénat compte dans son sein deux étrangers: M. Casserly, Irlandais et démocrate, et M. Schurtz, Allemand et républicain. Tous deux font partie du comité des affaires étrangères. A la Chambre des représentants, il n'y a qu'un Allemand, mais huit représentants de race anglaise.

— L'*Ergänzungsblatt* contient un rapport assez curieux sur l'anthropologie. Elle a disparu des plaines élevées d'Anilinae, du Pérou avec les Indiens et la plupart des races Brésilienne. L'extinction graduelle des races cannibales et l'influence des colons blancs l'a fait diminuer peu à peu dans l'Océan méridional. Cependant le chiffre des cannibales est encore très-considérable. En voici un aperçu à peu près exact:

D'après Friedmann, les Balthas sont au nombre de 200,000; les cannibales du Delta du Niger 100,000; d'après Harriot de Nauple, on estime les Faus à 80,000; les Troglodytes du pays de Bamutz (un dixième de toute la population), à 10,000; les Niams-Niams, à 500,000; d'après Marlog, les Murhamas et Metayas, à 2,000; les autres cannibales de l'Amérique du Sud, à 1,000; les aborigènes de l'Australie, à 50,000; les Mélanésiens (sans compter la Nouvelle-Guinée), à 1,000,000.

Ce calcul donne un total actuel de 1,943,000 âmes humains, qui pratiquent l'anthropologie, un chiffre qui n'est pas exagéré et qui représente la 630^e partie de toute la population de notre planète ou 0,14 p. c.

— Le *British Museum*, dit le *Times*, a fait quelques acquisitions notables cette année.

La collection de livres a été enrichie de bibliothèques précieuses et importantes, acquises en Chine, en Pologne, en Hongrie et en Portugal.

Le cabinet d'histoire naturelle a reçu du parlement de Sidney des échantillons en double des fossiles qui ont été trouvés dans les excavations des calvaires de Wastington-Valley. Parmi ces échantillons, on

remarque de nombreux types appartenant à la faune fossile du continent australien, entre autres des marsupiaux, des oiseaux et des reptiles. Des œufs fossiles d'un oiseau disparu de la faune de l'île de Madagascar avaient déjà été envoyés dans ces derniers temps en Europe; le *British Museum* a pu, lui aussi, en acheter deux échantillons fort remarquables par leur taille et qui proviennent de dépôts fluviaux de l'île. Le plus grand de ces œufs a 23 pouces (0^m90) de circonférence, mesuré suivant le grand axe, et 30 pouces (0^m81), de circonférence, mesuré suivant le petit axe.

Parmi les additions intéressantes faites au département de zoologie, il faut indiquer les spécimens de poissons pêchés dans les rivières de Queensland, et qui fournissent des ressemblances curieuses avec certains types de poissons fossiles qui, ayant entièrement disparu depuis les temps les plus reculés en Europe, se trouvent en quelque sorte ressuscités aux Antipodes. C'est ainsi que le *myrmecobius* d'Australie correspond à l'*umpherium* de l'oolithe oxfordien: que le *cestracion* de Port-Jackson représente son similaire *Phylodont* des terrains mézoïques de l'Angleterre; c'est ainsi enfin que le *ceratobius* de Queensland, auquel nous faisons allusion, résume l'organisation et le *facies* de ces squelettes de poissons problématiques, à dentures bizarres, qu'on n'avait jusqu'à présent rencontrés que dans les couches calcaires du lias et du trias.

Dans la section des gravures et dessins, il faut citer l'acquisition des photographies qui reproduisent l'un des plus précieux *portulana* de la terre, celui qui est désigné sous le nom de *Portulanum de Médecis*, de la bibliothèque laurentienne de Florence. L'œuvre est de 1351, et c'est la série la plus ancienne connue des cartes géographiques: elles jettent la plus vive lumière sur l'histoire des découvertes géographiques du moyen âge.

Dans le département des imprimés, il convient également de mentionner la publication du premier volume du catalogue des imprimés et gravures satiriques relatifs à ces sujets se rapportant à la période comprise entre l'année 1320 et la révolution anglaise de 1688.

— L'incendie terrible des mines de houille du Wigan, malgré les immenses quantités d'eau dont on les inonde chaque jour, ne semble pas près de s'éteindre. Les quantités énormes de vapeur d'eau qui sortent du puits principal, le Mospit, à Ilce, vont en augmentant, et l'on craint sérieusement qu'une des couches supérieures de houille, de sept pieds d'épaisseur, et appelé Ilce, épargnée jusqu'à présent, n'ait pris feu à son tour. — (*Times*.)

ANNONCES.

MADAME THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises; une Dame Française enseignera la Langue Française; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS :

	Par terme 11 semaines.
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français.....	\$24.00
Musique.....	6.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

La table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge, Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé; C. W. Wilson, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec; Robert J. Young, Ecuier, James Bowen, Fils, Ecuier, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge; J. B. Forsyth, Ecuier, Cap Rouge; Edson Fitch, Ecuier, St. Romuald.

ap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE GENEALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBE C. TANGUAY

Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la Nouvelle-France en 1641.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centins pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRES, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Luce de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Ause à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DUBEAU & ASSELIN, pourront s'adresser à M. L. M. CREMAZIE, Libraire, Québec

En vente chez l'Éditeur

EUSÈBE SENÉCAL,
10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEAU COURS

DE

LANGUE ANGLAISE

SELON LA

METHODE D'OLLENDORFF

A L'USAGE DES

ECOLES, ACADEMIES, PENSIONNATS ET COLLEGES

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

2de Edition, Revue et Corrigée

1 volume in-12, Cartonnage élégant avec dos en cuir.

PRIX A LA DOUZAINE - - - - \$4.00

En vente à la Librairie de

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS,

Nos. 237 & 239, Rue St. Paul, Montréal.

Et chez tous les Libraires de la Province de Québec.

AUSSI :

La Clef des Exercices des ouvrages ci-dessus. Prix : 75 cts. l'exemplaire

NOUVEL ABRÉGÉ

DE

GEOGRAPHIE MODERNE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR L'ABBÉ HOLMES

SEPTIEME EDITION

Entièrement Revue, Corrigée et Considérablement Augmentée

PAR

L'ABBÉ I. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. Cartonné \$4.00 la douzaine.

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL MONTRÉAL.